

L'APÔTRE



ELISABETH SONREL

CONCERT MYSTIQUE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lectures pour tous, jeunes et vieux

TEXTE

| | | |
|-------|--|---|
| Page | | |
| 81 — | Justice craintive | J.-ALBERT FOISY |
| 82 — | Les deux bas | PIERRE L'ERMITE (<i>La Croix</i>) |
| 84 — | Les joies du purgatoire | <i>L'Ange du Purgatoire</i> |
| 86 — | Philothée | RENÉ MILLY (<i>La Maison</i>) |
| 90 — | La vengeance d'une morte | GAÉTANE DE MONTREUIL (<i>La Canadienne</i>) |
| 93 — | Le bien paternel | JEAN DUTERROIR |
| 101 — | Éphémérides canadiennes — octobre | |
| 104 — | La première messe à Montréal | |
| 105 — | La machine humaine — Les reins | LE VIEUX DOCTEUR |
| 107 — | La voix téléphonique | |
| 108 — | Causerie médicale | DR LÉON GÉRIN-LAJOIE (<i>La Bonne Parole</i>) |
| 110 — | Causerie littéraire : J'ai envie de me marier | FERDINAND BÉLANGER |
| 113 — | La journée de huit heures | (<i>Le Travailleur</i>) |
| 115 — | Pour s'amuser | |
| 116 — | Les croix sont endormies (<i>poésie</i>) | JEAN DES BLÉS |
| 116 — | Le coq (<i>poésie</i>) | J. AICARD |
| 117 — | L'héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>) | M. DELLY |

ILLUSTRATIONS

| | |
|-------|---|
| 85 — | Fort érigé sur les bords du Lac Windermere, Colombie britannique |
| 92 — | Le pont de Valcartier, sur la rivière Jacques-Cartier |
| 101 — | Feu l'hon. J.-A. Stewart |
| 103 — | L'hon. juge F.-X. Lemieux |
| 104 — | Feu l'abbé Gaudiose Lemieux |
| 107 — | Le monument Price à Chicoutimi |
| 109 — | Le vieux Québec — Vue de la Trésorerie et du Collège des Jésuites |
| 112 — | Une famille canadienne-française |
| 114 — | Vue de la ville de Constantinople |

Tarif des Annonces : \$0.09 la ligne agate ou \$1.26 le pouce.

| | | | Couvert. Intérieure. | Couvert. Extérieure. |
|--------|-------------------|---------|-------------------------|-------------------------|
| 1 page | 360 lignes agates | \$30 00 | \$45 00 | \$60 00 |
| 1/2 | “ 180 “ | 15 00 | 22 50 | 30 00 |
| 1/4 | “ 90 “ | 7 50 | 11 25 | 15 00 |
| 1/8 | “ 45 “ | 3 75 | 5 70 | 7 50 |

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

Prix d'abonnement pour les Etats-Unis: \$3.00

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE
DE
L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, NOVEMBRE 1922

No 3

Justice craintive

LES journaux rapportaient, récemment, qu'un jury composé d'hommes et de femmes, en parties égales, venait d'acquitter un homme qui avait tué froidement un de ses semblables.

C'était un crime passionnel. La victime avait deshonoré le foyer du meurtrier.

Cependant, dit la dépêche, la défense n'avait pas prouvé le cas de légitime défense, encore moins l'aveuglement de la passion chez l'auteur du crime. Le jury aurait tout simplement acquitté l'accusé parce que la victime, au dire de certains témoins, aurait déclaré que " toutes les femmes étaient mauvaises " (all women were bums).

Les dames du jury n'ont pas pu supporter une telle insulte et elles ont acquitté celui qui avait tué l'auteur de ces paroles.

Sans doute, elles n'auraient pas condamné cet homme à mort, pour avoir prononcé une telle accusation, évidemment injuste. Mais, comme il était mort, elles n'ont pas eu le courage de condamner celui qui l'avait tué.

* * *

Si l'on ajoute à ce fait la faiblesse évidente des tribunaux et des lois envers les criminels de toutes les catégories, on se demande vers quel abîme nous marchons.

D'abord, depuis quelques années, dans de nombreux pays, on a fait des campagnes souvent victorieuses pour l'abolition de la peine capitale.

Dans de nombreux Etats, les meurtriers s'en tirent toujours avec quelques années de prison.

Puis, afin qu'ils ne trouvent pas la vie trop dure, en prison, on fait des pénitenciers de véritables palais où les condamnés vivent mieux qu'ils n'ont jamais vécu. Si bien que pour un grand nombre, la prison est bien plus une récompense qu'une punition.

Loin de nous la pensée de regretter les temps où l'on soumettait les accusés à la torture pour leur arracher des aveux ; mais, il semble qu'entre la cruauté et la stupide sensiblerie qui se manifeste de nos jours, il y a place pour la justice avec des sanctions proportionnées à la gravité des offenses.

* * *

On a peur de la justice, aujourd'hui.

Il ne faut pas comprendre cette phrase dans le sens d'une crainte salutaire des institutions chargées de venger les violations de la loi ; on a peur d'être juste avec les criminels.

L'ordre logique voudrait que les délinquents craignent les tribunaux ; l'anarchie des idées et des sentiments veut que ce soient les tribunaux qui craignent de se montrer trop sévères à l'égard de messieurs les criminels.

Le sens de la justice semble oblitéré dans la société. On condamnera à des peines sévères des gens qui ont violé certaines prescriptions humaines qui n'affectent en rien les lois morales et l'on renverra libres des gens qui ont transgressé les lois de Dieu les plus sévères.

On mettra en prison, pour des années, un pauvre diable mal payé ou sans travail qui, pour nourrir sa famille, aura dérobé quelques vivres et l'on s'inclinera avec respect devant celui qui aura pressuré les travailleurs, exploité les pauvres et dérobé des millions.

Bien plus, le sens moral est tellement corrompu que l'on fait la chasse aux auteurs de crimes

passionnels pour les exhiber en public, en faire des étoiles de cinéma et les prendre pour interpréter les rôles qui tireront des foules les larmes et les applaudissements.

On ne se contente pas d'acquitter les auteurs de ces "beaux" crimes, on les place sur un piédestal, sur un autel et la masse des imbéciles vient se prosterner devant eux dans une sotte admiration.

* * *

Et l'on s'étonne, ensuite, que la jeunesse soit si portée au mal, qu'elle suive si facilement les mauvais exemples, qu'elle soit si précoce dans le crime.

C'est que plus on s'apitoie sur le sort des criminels, plus on est indifférent en face des enseignements de Dieu et de l'Eglise.

Peut-il en être autrement devant la publicité tapageuse et laudative qu'on fait au crime et au vice et le ridicule qu'on s'efforce d'attacher partout et toujours à la vertu et à ceux qui la pratiquent et la prêchent.

C'est le bon sens à l'envers. On applaudit ce qui mérite le fouet et l'on bafoue ce qui est beau et bien.

Ces sentiments se manifestent du haut en bas de l'échelle, depuis les mondaines qui affichent leurs excès dans les carnets mondains et les exploiters qui se vantent de leur dureté, jusqu'aux malheureux et malheureuses des classes laborieuses qui ne manquent jamais une occasion de donner un coup de dent à l'Eglise qui les défend et vont pleurer d'attendrissement devant les singeries élégantes de quelques courtisanes au cinéma.

Le seul remède à ce bouleversement déraisonnable, c'est le retour à la foi et à ses obligations. En dehors de la religion, les faits de tous les jours le démontrent, il ne peut y avoir qu'injustice, mensonge et corruption. Les maximes du monde ne pourront jamais dompter les passions, éclairer la raison et tremper la volonté.

J.-ALBERT FOISY.

INFLUENCE DES SAISONS

Une jeune mère s'apprête à corriger manu... forti un de ses fils. Celui-ci, prévenu, lui dit, suppliant :

— Pas trop fort, maman, s'il vous plaît ; j'ai mon pantalon d'été.

Les deux bas

*** JE me rappelle très bien le premier de ces deux bas.

*** Tout petit, je le voyais naître entre les mains des vieilles mamans assises devant leur porte.

Elles avaient un porte-aiguille fixe passé dans la ceinture de leur robe ; et, avec deux autres aiguilles, les vieux doigts tricotaient... tricotaient...

La laine blanche, ou grise, ou noire, glissait vite... très vite, jusqu'au moment où il fallait rétrécir et compter les mailles.

Alors, on s'arrêtait, on prenait des mesures, on faisait plier les mains, le pouce en dedans... Il y avait des délibérations entre les jeunes femmes et les grand'mères.

Puis le duel des longues aiguilles recommençait... le bas s'amenuisait.

Et moi, dans mon jeunet cerveau, je me demandais avec admiration comment les vieux yeux, derrière les vieilles lunettes, pouvaient s'y reconnaître dans tous ces milliers de petites, si petites mailles ?

* * *

Quand c'était fini on se redressait avec un sentiment de satisfaction et de fierté.

Que ce fût pour le père ou la mère, ou le petit gas, le patrimoine familial était augmenté d'une paire !

Oh ! ce n'était pas de la camelote !... On passait l'objet de mains en mains... Chacun l'examinait en connaisseur... C'était de la bonne laine, fine et solide, aujourd'hui une caresse dans les mains... demain une chaleur aux pieds pour les mois d'automne et d'hiver quand la bise mordrait... quand la pluie tomberait... quand la neige doucement ensevelirait toute la vallée.

On m'appelait parfois :

— Essaye un peu... ?

Fier comme Artaban j'enfilais alors les hauts bas qui escaladaient mes petits genoux :

— Si tu as froid avec cela !

Et, dans la grande armoire, la paire allait hausser la pile tremblante des autres paires.

* * *

Ce bas-là durait... durait !

Au bout de longs services, quand il était fatigué ou déchiré par le soulier solide, il restait de taille à supporter pendant des années encore toutes les réparations. Il devenait même meilleur, plus souple à la jambe, plus chaud au pied.

Que dis-je ?... Le bas de laine, tricoté par maman ou la grand'maman, était tellement fidèle serviteur, qu'il semblait ne plus jamais pouvoir vous quitter. Son service de bas fini, il se transformait en mitaines, en manchettes, en genouillères.

Quand il arrivait à la fin des fins si tant est qu'il eût une fin, on le dévidait... et, avec la vieille laine, on refaisait des bas tout neufs.

Tel le phénix, le bas renaissait de ses cendres, si j'ose m'exprimer ainsi.

* * *

Parfois, comme deux époux, les deux bas n'avaient pas des destinées identiques.

L'un se perdait un jour.

Un seul bas restait.

Que faire... ? On lui donnait une suprême mission. On le montait dans la chambre à coucher ; on lui confiait les économies honnêtes, jour à jour accumulées... on le gonflait de pièces d'or et d'écus d'argent.

Le bas alors s'arrondissait avec joie, il prenait du ventre comme un bourgeois cossu, et on le couchait avec des précautions attendries au fond du meilleur tiroir, comme on couche un enfant dans son berceau.

Parfois même, quand les autres enfants dormaient et que la maison était bien close, les parents le sortaient, le beau bas de laine ; ils le soupesaient avec admiration et se souriaient entre eux...

Il était là, le produit de leur long travail... là... très en sûreté.

Que de bien possible... que de sécurité dans la vie... que d'indépendance discrète il représentait, le bas de laine !... ce bas que Dieu a dû susciter jadis, au fond des temps simples de l'arrière-histoire, et qu'on devine dans la Bible au chapitre de la femme forte.

* * *

Mais en ces dernières années a surgi un "autre" bas...

Ce bas, les grand'mères ne le tricotent jamais... les jeunes mamans pas davantage.

Il n'est ni le centre, ni l'intérêt de réunions familiales.

Au contraire, quand ce bas arrive dans une maison, il inquiète ceux qui en ont la garde.

De couleurs brillantes et variées comme les ailes du papillon, il n'est ni chaud ni discret.

De mailles fines, très fines, un rien l'abîme, l'arrache, le fait éclater.

Ce bas, loin de constituer un patrimoine, est une ruine.

Il coûte de 98 c. à \$2.50 la paire.

A 98 c. il ne dure que quelques jours ; et à \$2.50 on ne lave guère que trois fois.

Il n'est de la famille ni par sa naissance, ni par son séjour, ni par sa mort.

Avec lui, on ne fait ni mitaines, ni manchettes ni genouillères ; et la soie de ses mailles n'est bonne qu'à jeter.

Il n'est pas une protection... Il serait plutôt une tentation.

Les femmes ne le regardent pas comme elles regardent la laine modeste avec toute la bienveillance, mais avec toute la jalousie de leurs yeux.

* * *

Alors, vous me direz : Si le bas de soie est une telle chose, étrangère, inutile et ruineuse, il n'y a que les gens riches, très riches à en porter ?

Erreur !... Regardez donc autour de vous ?

Portent des bas de soies des femmes, des jeunes filles pauvres, très pauvres, qui travaillent toute la journée pour gagner leur âpre vie.

Car je vous le répète, on en a mis partout à la portée de leur pied et de leur bourse... oh, pas à \$1. !... cela les aurait peut-être effrayées... mais à 98 c.... ce qui est évidemment beaucoup plus abordable.

* * *

Aussi, je crois que si le bon Dieu a inventé le modeste et doux bas de laine, ce doit être le diable qui, dans sa maligne cervelle, a trouvé le bas de soie.

Pierre l'ERMITE.

La Croix

Les joies du purgatoire

NOUS savons que les âmes détenues dans le Purgatoire y endurent des souffrances qui surpassent tout ce que notre raison peut imaginer, parce que nous ne pouvons nous faire une idée exacte ni de la sainteté infinie de Dieu, ni de la laideur du péché et de l'offense qu'il fait à Dieu.

Mais au milieu des tourments, ces âmes n'éprouvent-elles pas quelque joie ? Si, et cette joie va toujours en augmentant à mesure que le terme de l'expiation approche.

La première cause de joie pour les âmes du Purgatoire, c'est la certitude de leur salut. Ici-bas, le chrétien le plus fervent, les plus grands saints ne sont pas sans inquiétude au sujet de leur éternité, et même cette inquiétude semble croître en proportion de la sainteté qui fait voir à la fois combien Dieu est grand et juste, et combien profonde est la misère humaine ; de plus, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Au Purgatoire, plus d'incertitude à ce sujet : l'âme sait qu'elle est sauvée, qu'elle vivra éternellement dans la gloire de Dieu.

A cette assurance s'ajoute le souvenir de la vue de ce Dieu qui sera sa récompense et son bonheur. Sans doute, elle souffre d'en être séparée, et c'est son plus cruel tourment, mais l'espérance de le posséder doit adoucir singulièrement cette peine. "Elle a pour Dieu l'amour le plus tendre, dit le P. Faber, et en retour, elle semble lui être plus chère que jamais. La première assurance qui la pénètre est que cet amour ne défailira jamais : le péché qui menaça de l'éloigner pour toujours de son Dieu et dont elle expie si chèrement les moindres manifestations, lui est impossible. Ce sont les saintes âmes du Purgatoire !"

Une autre source de joie est l'abandon de l'âme à Dieu. Elle sait que la volonté divine est qu'elle se purifie et que pour cela elle souffre, que cette volonté ne peut être que juste, sage et sainte, et enfin, bienfaisante. "Elle est d'ailleurs si reconnaissante à la divine miséricorde de daigner l'aimer assez pour avoir préparé des moyens de purification si puissants, qu'en achevant de satisfaire Celui dont le contentement est la substance de sa félicité, elle revête toute cette divine beauté qui mérite et fixe

à jamais le regard de l'éternel amour." (Mgr Gay).

S. François de Sales était d'avis que la pensée du Purgatoire devrait nous causer plus de consolation que d'appréhension.

"Les âmes, dit-il, y sont dans une continue union avec Dieu. Elles y sont parfaitement soumises à sa volonté, ou, pour mieux dire, leur volonté est tellement transformée en celle de Dieu, qu'elles ne peuvent vouloir que ce que Dieu veut ; en sorte que si le paradis leur était ouvert, elles se précipiteraient plutôt dans l'enfer que de paraître devant Dieu avec les souillures qu'elles voient encore sur elles.

"Elles s'y purifient volontairement et amoureuxment, parce que tel est le bon plaisir de Dieu.

"Elles veulent y être en la façon qui plaît à Dieu et pour autant de temps qu'il lui plaira.

"Elles sont impeccables, et ne peuvent avoir le moindre mouvement d'impatience, ni commettre la moindre imperfection.

"Elles aiment Dieu plus qu'elles-mêmes et que toute chose, d'un amour parfait, pur et désintéressé.

"Elles y sont consolées par les anges.

"Elles y sont assurées de leur salut, dans une assurance qui ne peut être confondue dans son attente.

"Leur amertume très amère est dans une paix très profonde.

"Si c'est une espèce d'enfer quant à la douleur, c'est un paradis, quant à la douceur que répand la charité dans leur cœur, charité plus forte que la mort et plus puissante que l'enfer, dont les lampes sont toutes de feu et de flammes.

"Heureux état plus désirable que redoutable, puisque ces flammes sont flammes d'amour et de charité.

"Redoutables néanmoins, puisqu'elles retardent la fin de toute consommation qui consiste à voir Dieu et à l'aimer, et, par cette vue et cet amour, le louer et le glorifier dans toute l'étendue de l'éternité.

"Si cela est, me dit-on, pourquoi donc tant recommander les âmes du Purgatoire ?

"C'est que, malgré ces avantages, l'état de ces âmes est fort douloureux et vraiment digne de toute compassion ; et, d'ailleurs, c'est que la gloire qu'elles doivent rendre à Dieu dans

le ciel est retardée. Ces deux motifs doivent nous engager à leur procurer une prompte délivrance par nos prières, nos jeûnes, nos aumônes et toutes sortes de bonnes œuvres, mais particulièrement par l'offrande du sacrifice de la Sainte Messe."

L'Ange du Purgatoire.

La Y. M. C. A.

Nous lisons dans *The Ecclesiastical Review* (mars, 1922), p. 299, l'information suivante qui montre à l'évidence la sagesse de la circulaire du cardinal Merry del Val dont nous avons parlé dans *N. R. T.* t. XLVIII, 1921, p. 207.

La Y. M. C. A., par un acte public, vient d'exclure pratiquement tous les non-protestants de ses listes. Un règlement, mis en vigueur au début de 1922, limite le nombre des membres dans les groupes non-protestants à 5 pour cent de l'ensemble des enrôlements.

Cette mesure, prise par le Central Branch of the Association at Philadelphia, n'est pas une mesure contre les catholiques ou les autres qui

sont atteints par elle, elle a pour but de préserver la fin avouée de la société qui est de propager le christianisme évangélique dans ses cercles.

Cette mesure est une profession publique de foi protestante : elle doit convaincre tous les catholiques qu'il est impossible de rester membre de cette association sans mettre en danger l'intégrité de leur foi et l'idéal supérieur de l'Église.

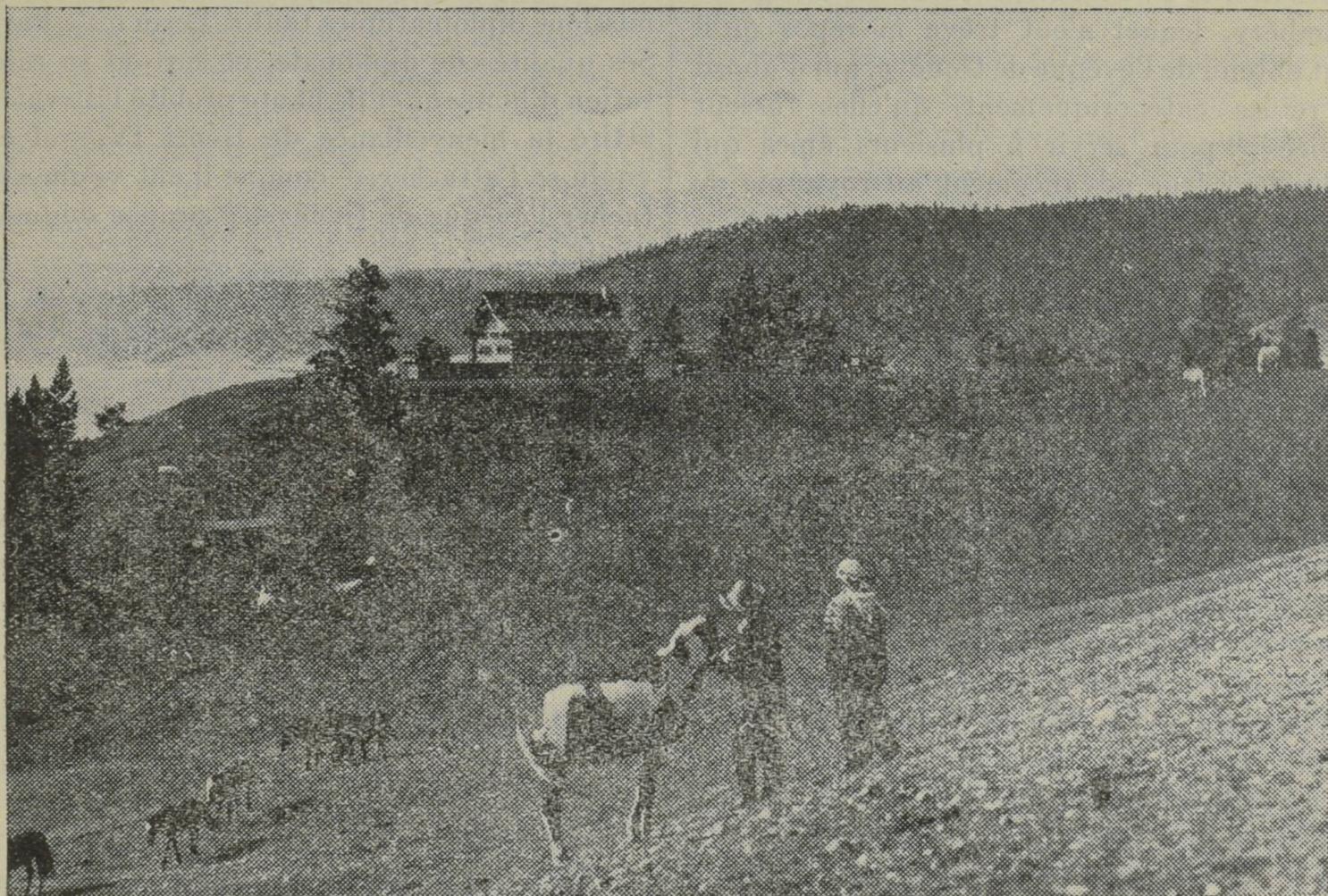
[*La Nouvelle Revue Théologique*, juin 1922.]

PRÉCOCITÉ

Pic de la Mirandole est connu par sa science et sa précocité. Jeune encore, il soutint une discussion publique sur toutes les sciences de son temps, et, dès l'âge de dix ans, il s'était placé au premier rang des orateurs et des poètes.

Un jour, lorsqu'il n'avait que neuf ans, un homme déjà mûr s'avisa de lui dire que les enfants trop précoces devenaient stupides plus tard.

— Il faut donc, répondit le jeune prodige que vous ayez été terriblement précoce.



FORT ÉRIGÉ SUR LES BORDS DU LAC WINDERMERE, COLOMBIE BRITANNIQUE, A LA MÉMOIRE DE L'EXPLORATEUR DAVID THOMPSON, POUR RAPPELER SON PASSAGE EN CET ENDROIT EN 1807

Philothée⁽¹⁾

A PROPOS DU CENTENAIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

* * * UELLE âme pieuse n'a rêvé d'être cette
* **Q** * Philothée qu'avec un souci paternel,
* * si doux et si ferme en même temps,
* * * saint François de Sales conduisit dans
les sentiers de la *Vie dévote*.

Et d'abord, cette Philothée a-t-elle existé réellement ? Est-elle une personne que saint François de Sales connut particulièrement, ou ce nom désigne-t-il l'âme chrétienne en général, désireuse de s'avancer dans le chemin de la dévotion ?

On pense bien que ce petit problème n'a pas manqué d'être agité plusieurs fois, mais il paraît bien aujourd'hui résolu dans le sens d'une Philothée personnellement connue du Saint et dirigée par lui. Quand elle lui eut remis la *clé de son cœur*, il lui écrivit des lettres de direction, qu'elle trouva si excellentes, si propres à faire du bien à d'autres, qu'elle les montra à un Jésuite, le P. Fourier, recteur du collège de Chambéry, lequel n'eut trêve ni repos qu'il n'eût obtenu de l'évêque de Genève, qui d'abord s'y refusa catégoriquement, qu'elles fussent publiées " pour servir à plusieurs âmes qui en feraient leur advancement au royaume de Dieu ". Alors le Saint redemanda " tous les papiers et fragments qui étaient sans aucun ordre, d'autant qu'ils étaient sortis de sa plume selon les occasions ; il les relut, en retrancha, adjousta, embellit, distribua, et en fin composa ce livre qui n'aura jamais son pareil ".

Ainsi s'exprime Charles-Auguste de Sales, neveu et successeur de saint François, au témoignage duquel on peut ajouter une relation du fait de la main de Mme de Charmoisy, l'heureuse destinataire des lettres en question ; et encore, certaines pièces des archives de la Visitation de Thonon, plusieurs passages des écrits mêmes de l'apôtre du Chablais, etc.

Philothée a donc bien réellement vécu de notre vie terrestre, et elle se nommait, de son nom de jeune fille, Louise Duchatel ou du

Chatel. Originnaire de Normandie, elle était demoiselle d'honneur de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, veuve du duc de Guise assassiné à Blois, sous les yeux de Henri III. Elle vint de bonne heure à la cour de Henri IV. Jolie ? Son historien, Jules Vuy, n'hésite pas à lui attribuer, sans preuves suffisantes, du reste, une grande beauté. Nous aimons mieux nous la représenter avec la figure de son caractère qui était réservé, distant, un peu cérémonieux, amenuisée et toujours pâle par l'effet d'une santé qui fut toujours délicate ; en somme, une physionomie intéressante et distinguée comme Clouet en peignit tant. Au reste, ceci est détail secondaire, et nous préférons à tous les Clouet du monde ce joli portrait d'âme que saint François de Sales fera d'elle plus tard à la Mère de Chantal :

" C'est une dame, mais une dame toute d'or et infiniment propre à servir son Sauveur."

C'est à la cour que Louise Duchatel fit la connaissance de M. de Charmoisy.

Claude de Charmoisy était premier gentilhomme de la chambre de Henri de Savoie, duc de Nemours, lequel lui confiait souvent des missions diplomatiques tant à Turin qu'à Paris. Ses qualités de diplomate, et surtout sa réputation d'honneur et de haute probité lui avaient attiré la bienveillance de Henri IV, qui eût voulu se l'attacher. — comme il eût voulu s'attacher l'évêque de Genève, à propos duquel il disait :

— Si je n'avais pas été converti, c'est lui qui m'eût aujourd'hui ramené dans le sein de l'Église catholique.

Mais François de Sales et Claude de Charmoisy restèrent Savoisiens de cœur et d'existence.

Claude de Charmoisy et Louise Duchatel s'estimèrent, se plurent, furent fiancés sous les auspices de la duchesse de Guise.

Il est piquant de connaître la manière d'écrire, le " style ", comme on dit aujourd'hui, de la futur Philothée. Voici une de ses lettres à son fiancée :

MONSIEUR.

Si votre affection est aussi véritable que vous êtes soigneux de me le témoigner, il ne faut point douter que je n'en fasse autant d'estime que votre mérite et l'honneur que vous me faites

(1) Ouvrages consultés : *Histoire de la vie et des faits du bienheureux François de Sales*, par CHARLES-AUGUSTE DE SALES — *Introduction à la vie dévote*. — *La Philothée de saint François de Sales*, par JULES VUY. — *Mme de Charmoisy*, par HENRY BORDEAUX.

m'y convient ; mais parce que je suis plutôt résolue d'en douter, jusqu'à votre retour, que de me voir tromper par une trop grande assurance, je continuerai d'être incertaine, et cependant je rechercherai toutes les occasions pour vous faire service et pour vous assurer que je suis, Monsieur, votre très humble et très affectionnée à vous servir.— DUCHATEL.

Réserve et dignité, avec un rien de précieux déjà, ce billet n'est-il pas encore un joli portrait de Louise Duchatel ?

Le mariage eut lieu à Paris, en 1600, et M. de Charmoisy emmena immédiatement sa jeune femme dans les montagnes de Savoie.

La transition fut rude, plus rude que n'avait pu le supposer Louise de Charmoisy. Après la vie brillante et animée de la cour, ses fêtes, ses conversations subtiles ou plaisantes, une existence solitaire, dénuée de toute diversion mondaine, dans des domaines tantôt château, tantôt maison des champs, Folliet, Villy, Marclaz, Samoëns, et . . . , où la jeune femme ne voyait que des tenanciers et des paysans, au milieu des sites sévères, grandioses peut-être, mais auxquels ses yeux ni son esprit n'étaient accoutumés. On habitait ces domaines tour à tour, on les surveillait surtout, " car dit M. Henry Bordeaux, déjà la terre n'était bonne qu'à celui qui vivait dessus ; elle trahissait les absents sans vergogne " et " il en fallait beaucoup pour vivre à son aise ".

Comment la tristesse ne se fût-elle pas insinuée au cœur de Mme de Charmoisy ? Le contraire serait étonnant. Encore si son cher mari eût été avec elle ! Mais il s'absentait continuellement pour le service du duc de Nemours. Quelle fête quand il revenait ! Quelle autre fête quand les affaires de M. de Nemours la ramenaient à Paris et à la cour avec son époux ! Joies trop vives qui faisaient ensuite l'ennui plus lourd, plus opprimant. Sa santé, qui avait toujours été délicate, s'en ressentit, ainsi qu'il ressort de cette lettre écrite à M. de Charmoisy par un ami fidèle, M. de La Bretonnière.

J'ai été voir Mme de Charmoisy à Folliet, où elle n'est pas bien, et vous assure que j'ai peur qu'elle n'y prenne quelque mélancolie qu'on ne lui pourrait pas ôter facilement, car c'est un petit désert.

Pour cette raison, je l'ai suppliée de s'envenir, comme vous le désirez, en cette ville (Annecy), ce qu'elle m'a promis de faire.

Annecy possédait des ressources intellectuelles dont on pourra se faire une idée si on nomme, outre saint François de Sales, le président Favre, jurisconsulte distingué et ami des lettres ; ses deux fils, Fabre de la Valbonne et Vaugelas, le grammairien ; Camus, qui devait illustrer l'évêché de Belley ; Fenouillet, futur évêque de Montpellier (et qui prononcera l'oraison funèbre de Henri IV) ; le comte Louis de Sales et . . . le poète Marc-Claude de Buttet, un émule de Ronsard, et le fameux auteur de l'*Astrée*, Honoré d'Urfé, y venaient souvent. Au reste, saint François de Sales y trouva les éléments de l'Académie Florimontane, précédant de trente ans l'Académie Française, qui n'en est qu'une contrefaçon, disent les Savoyens. L'évêque de Genève en fut le premier président et prononça le discours d'ouverture. (Que ne donnerait-on pas pour retrouver ce discours et savourer la bonhomie spirituelle et charmante qu'on peut croire que l'auteur ne manqua pas d'y mettre !)

On aime à penser que Mme de Charmoisy goûta le charme de la société d'Annecy, mais il est peu probable qu'il remédiât beaucoup à l'état moral de la jeune femme, que, d'ailleurs, les exigences de sa situation rappelaient souvent dans ses terres. Son âme, courageuse et *masle* pourtant, se fût usée au déséquilibre de cette vie monotone coupée de quelques joies trop excitantes, si elle n'eût rencontré un sauveur et un père, c'est-à-dire saint François de Sales.

Ce n'est pas qu'avant cette époque elle n'eût eu occasion de voir l'évêque de Genève, d'autant plus que les Sales et les Charmoisy étaient parents assez proches et que le Saint et le mari de Louise Duchatel étaient liés depuis l'enfance de la plus tendre amitié. Mais se voir, se parler, échanger des paroles courtoises n'est pas se rencontrer au sens profond du mot. La vraie rencontre est celle des âmes.

C'est le 24 janvier 1604 que Mme de Charmoisy rencontra saint François de Sales, à la faveur d'un sermon qu'il prononça ce jour-là, sermon qui acheva l'action de la grâce commencée en elle depuis déjà quelque temps. Elle alla se jeter aux pieds du prédicateur et lui fit

connaître sa résolution de se donner à Dieu sans réserve. Le Saint accueillit cette brebis (pour suivre la comparaison de *l'Année sainte* des religieuses de la Visitation, qui nous raconte le fait), avec la bonté qu'on devine, la chargea sur ses épaules pour la ramener au bercail, se disant sans doute, qu'elle ne s'était pas égarée bien loin, que sa toison blanche n'était ternie d'aucune vilaine souillure et que le rôle de pasteur serait facile et consolant. Tristesse non combattue, regrets stériles, vanités du monde auxquelles on n'a pu se résoudre à dire adieu, c'était là les errements de Louise Duchatel, mais encore faut-il du courage et l'aide de Dieu pour en triompher.

Le Saint prodigua à sa fille spirituelle ses avis de vive voix, mais surtout par écrit, puisque aussi bien leurs destinées les éloignaient presque continuellement l'un de l'autre. " Les papiers et les fragments " s'entassaient dans la cassette de Louise de Charmoisy qui les lisait, les relisait, les méditait dans la solitude de Willy et de Folliet, ce *petit désert*, s'en faisait suivre dans ses déplacements, et même les classait selon les sujets traités, ce qui est bien dans la note de son intelligence éprise d'ordre et de clarté, de manière que, lorsque saint François de Sales les redemanda pour en reviser et augmenter la collection, le travail se trouva à moitié fait. Ce sera l'honneur éternel de Louise Duchatel d'avoir compris la valeur du trésor qu'elle avait entre les mains. Pour le surplus, on sait le succès de ce *chétif livret*, ainsi que l'appelle son auteur.

Depuis le 24 janvier 1604, une vie nouvelle s'était ouverte à Mme de Charmoisy. C'étaient pourtant les mêmes ennuis qu'en décembre 1603 ; les mêmes tracasseries, surveillances monotones, intérêts banaux mais qu'on ne saurait négliger, longs séjours dans des solitudes sévères, seulement, elle avait compris que ces choses avaient été choisies spécialement par Dieu pour elle, comme les sentiers particuliers pour aller à son salut. Et c'est là l'ultime secret de la paix et du contentement. La *dévo*tion les embaumait et même les paraît d'attraits imprévus.

Ce mot de *dévo*tion, qui ne s'est pas conservé dans toute l'intégrité de son sens primitif, signifiait alors la " cime de la perfection chrétienne ". *C'est la douceur des douces et la reine des vertus, car c'est la perfection de la charité.*

Telle quelle, elle s'adapte merveilleusement à tous les états. " Le soin de la famille y est rendu plus paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincère, et toutes sortes d'occupations plus suaves et aimables ". La meilleure formation de l'âme ce sont " les petites et humbles vertus, le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille avec les œuvres qui en dépendent et l'utile diligence qui ne vous (Philothée) laissera point oisive ". La sainteté n'est pas exclusivement attachée au martyre, aux actions d'éclat, aux austérités du cloître ; on l'acquiert aussi avec *le fuseau et la quenouille*, etc. Mais nous ne faisons pas une étude sur *l'Introduction à la Vie dévote*, qui déborderait le cadre que nous nous sommes tracé.

On peut être sûr que Philothée fit son bréviaire de ce livre précieux, dont elle devait savoir maintes pages par cœur et que son souci de tous les jours fut d'y conformer étroitement sa vie.

Relut-elle souvent, par provision, le beau chapitre XIII de la Quatrième Partie, qui nous assure que, heureusement, rien ne peut nous ravir le vrai bien, c'est-à-dire l'amour de Jésus-Christ, " non, ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la mort, ni la vie, ni la douleur présente, ni la crainte des accidents futurs, ni les artifices du malin esprit, ni l'élévation des consolations, ni l'humiliation des afflictions, ni la sécheresse du cœur ". Le Saint semble y avoir eu une vue prophétique de la vie de sa chère Philothée, ou plutôt ne s'aventurait-il guère, ayant l'expérience des choses de ce monde, en prévoyant pour sa fille spirituelle la " tribulation " qui ne manque à aucune existence ici-bas ?

Mme de Charmoisy eut trois enfants, Henri, Françoise et un petit François que l'évêque de Genève tint sur les fonts baptismaux. Elle perdit cet enfant tout jeune, presque subitement, et ne put se consoler, étant de ces mères affligées qui, semblant oublier leurs enfants vivants, font comme si elles n'en avaient eu qu'un, celui qu'elles ont perdu. Cette mort coïncidait avec la disgrâce de M. de Charmoisy, victime de calomnies et de méchants services qu'on lui rendit auprès des ducs de Savoie et de Nemours, disgrâce assez prononcée pour qu'il fût exilé et emprisonné dans son propre château de Marclaz. Amertume cuisante de l'injustice et

de l'ingratitude, chagrin de son cher mari, tort probable fait à l'avenir de ses enfants. Philothée connut tout cela, comme aussi le retour fallacieux de la fortune qui vous sourit de nouveau mais pour vous plonger dans une infortune plus grande. En effet, M. de Charmoisy recouvra la confiance de ses princes, que sa droiture et ses longs services n'auraient jamais dû lui faire perdre. Il fut nommé grand maître de l'artillerie de Savoie, puis ambassadeur extraordinaire près la cour de France. N'était-ce pas le vent de la prospérité qui soufflait à pleines voiles ? M. de Charmoisy n'accomplit pas son ambassade. Il mourut, seul, en son hôtel de Chambéry, le 28 octobre 1618, cependant que Mme de Charmoisy était malade à la mort, loin de là, au château de Marclaz. C'est saint François de Sales qui dut apprendre à celle-ci la triste nouvelle, et il ne fallait pas moins que la charité céleste du prélat pour lui adoucir le coup. Mais en fut-il adouci ? La vérité, c'est qu'elle n'oublia jamais celui à qui elle avait dit un jour : " Mon amour vous demeurera éternellement ", ce qui n'était pas chez Louise Duchatel une phrase de l'*Astrée* ou du *Grand Cyrus*, mais une parole issue du meilleur de son cœur, comme les larmes et le sang. Sa piété n'avait fait que surnaturaliser son amour.

On pourrait croire que ce fut là sa grande douleur, car toute vie à sa *grande douleur* qui prime les autres, s'élève comme un pic dénudé au-dessus des ondulations d'alentour. Il est pour une femme une amertume plus profonde que de perdre l'époux chèrement aimé. C'est d'avoir des enfants qui trompent ses espérances, qui rendent vains les soins les plus éclairés. Cette douleur de Monique fut celle de Mme de Charmoisy, avec cette aggravation que Henri de Charmoisy ne devait jamais être un saint. Il n'avait aucune des qualités de ses parents. Dissipateur, aimant le plaisir, d'un caractère faible qui le faisait la proie des mauvais conseils, il ne causa à sa mère que des chagrins. Impatient de jouir de ses biens, il vint un jour à Marclaz, força la porte de la chambre de sa mère, et enleva les papiers, inventaires et mémoires qui s'y trouvaient. Suivit un procès en reddition de comptes qui fit grand scandale.

Philothée priait et pleurait. Elle pleurait sur le fils ingrat qui lui perçait le cœur, et elle pleurait aussi sur cette maison de Charmoisy, dont

elle prévoyait justement la ruine, alors que la prospérité de cette maison, en dépit des exhortation, de la *Vie dévote*, était une de ses dernières et plus tenaces *vanités*. Pour lui adoucir ces tristesses, l'ami incomparable, dont le *cœur de chair*, comme il disait, s'émouvait si facilement aux peines de ses amis, n'était plus là depuis déjà longtemps. Saint François de Sales était mort en 1622, quatre ans après son frère de Charmoisy.

Disons pourtant qu'une consolation était restée à Philothée. C'était sa fille, la charmante et sage Françoise. Eh oui ! charmante et sage. Saint François de Sales nous apprend lui-même, dans une lettre à la Mère de Chantal, que M. du Ballon, de l'illustre famille de Coligny, recherchait sa main avec *un grand nombre de rivaux*, et elle écrivait à son frère, qui commençait à donner des inquiétudes :

Ce sera une grande consolation pour Madame notre chère mère, laquelle est toujours si fort désolée de la perte que nous avons tous faite et ne se peut réjouir, sinon quand on lui dit qu'il vous fait bon voir et que vous suivez le pas de feu Monsieur notre père.

On songe à Eugénie de Guérin écrivant à Maurice.

Ces lignes, qui terminent une lettre perdue, sont les seules qui soient parvenues de Françoise de Charmoisy jusqu'à nous, mais quelques lignes suffisent quelquefois, bien qu'elles n'en aient pas la prétention, à encadrer un portrait, comme un médaillon d'or ou d'argent.

Mais Françoise se maria, et, devenue Mme du Ballon, s'éloigna, se donna à sa nouvelle famille. Mme de Charmoisy aurait eu une vieillesse bien triste, n'eût été cette piété solide que saint François de Sales avait cultivée et fait fructifier en elle. On a peu de renseignements sur ses dernières années. Elle vécut à Villy qu'elle avait choisi pour sa résidence, avec de fréquents séjours au monastère de la Visitation de Thonon, à l'établissement duquel elle avait contribué et où elle était révérée comme " la vraie Philothée du glorieux saint François".

Je suis venu ici (à Thonon), écrit-elle à son beau-père, faire mes fêtes (de Noël) avec les bonnes filles de la Visitation, me consoler un

peu parmi elles et n'être pas tant dans le tracas.

Elle mourut à Villy, le 1er juin 1645, et fut inhumée le 2 juin à côté de *son cher trépassé*, dans le chœur de l'église de Saint-François d'Annecy.

Telle est l'histoire de Mme de Charmois, "la vraie Philothée du glorieux saint François", à qui nous devons rendre grâce doublement, car les lettres françaises lui sont redevables d'un de ses chefs-d'œuvre et la religion d'un "livre tout d'or, voire plus précieux et désirable que l'or et le topaze", ainsi que s'exprime Charles-Auguste, le neveu et biographe du plus aimable des saints.

René MILLY.

La Maison

La vengeance d'une morte

✱✱✱ JE m'étais arrêtée dans ma promenade à travers la forêt, impressionnée par le mystère d'une tombe d'enfant isolée sur le versant de la colline.

Une riche épitaphe en marbre blanc, arrachée de sa base et renversée sur le sol, attestait que cette fillette dormait depuis quatre-vingts ans, son suprême sommeil, dans le silence de cette solitude, sous la seule protection des grands pins amis, qui épandaient leurs rameaux puissants au-dessus du tertre ravagé et du mur d'enceinte éboulé. Des oiseaux avaient bâti leurs nids dans les crevasses même du tombeau ; mais les oisillons avaient déjà déserté leur berceau aérien, et la tombe délaissée était lugubrement silencieuse, ce matin d'été où je m'y arrêtai pour la première fois.

Devant les vestiges de cette sépulture luxueuse, je songeais à la douleur, à la dévotion des parents, qui avaient voulu donner à la mort tout ce que l'amour peut lui donner : des larmes, des regrets et une pierre tombale, qui garde de l'oubli le nom qui nous est cher.

Un pâle rayon de soleil filtrait entre les branches, se posant comme une caresse sur le sépulcre en ruine. Cela me fit l'effet d'un baiser maternel à la tombe virginale. Deux petites fleurs bleues qui s'épanouissaient au milieu du tertre m'apparurent comme de grands yeux doux qui s'éveillaient sous la caresse matinale.

Je revoyais le blanc cercueil et le lent cortège qui avait dû l'accompagner vers sa demeure suprême et poétique, je revoyais la petite morte en sa robe de mousseline vaporeuse comme un rêve, je revoyais la mère en deuil étouffant ses sanglots.

A ce moment j'entendis les branches craquer derrière moi et la voix d'un gamin qui me disait bonjour. Je me retournai, regrettant l'intrusion de ce visiteur. Mais lui, sans remarquer la froideur de mon accueil, vint s'arrêter auprès de moi. Je le connaissais, c'était le fils de ma blanchisseuse et il avait déjà, à treize ans, une réputation bien établie de larron.

Ce matin-là, je remarquai dans ses yeux gris une expression d'audace et de convoitise qui m'inquiéta. Me voyant penchée sur le marbre brisé, cherchant à déchiffrer l'inscription que la mousse avait envahie, il me dit : " Cela ferait un beau perron à notre maison, cette grande pierre plate ".

Je sursautai à l'idée de ce sacrilège : " Garde-toi bien d'enlever ce marbre, il ne t'appartient pas ".

Mais lui, tenace et trahissant d'un mot le fond de son âme et le jugement précoce qu'il portait sur l'humanité, me répondit : " C'est aussi bien que je la prenne que de la laisser prendre par un autre, puisqu'elle n'est à personne, cette pierre-là ".

— " Tu te trompes, lui dis-je, elle appartient à la petite morte qui est là, sous la terre."

Mais l'affreux garnement riposta, cynique : " Peut-être bien que c'est à elle, mais elle ne pourra toujours pas venir la reprendre, si je l'emporte ".

Voulant à tout prix l'empêcher de commettre cette mauvaise action, je tentai d'émouvoir son cœur en frappant son imagination : — " Tu n'en sais rien, répondis-je, les morts se vengent, parfois, N'aurais-tu pas quelque scrupule à voler cette petite ? Vois, elle avait à peu près ton âge. Elle était heureuse, elle était riche, ses parents l'adoraient et pouvaient la combler de cadeaux ; mais un triste jour, elle est morte ; on lui a mis une belle robe blanche, on l'a couchée dans un cercueil de velours et de soie, on l'a couverte de fleurs, puis on l'a enterrée, toute seule dans cette immensité, parce qu'il n'y avait pas à cette époque, un cimetière de sa religion en cette contrée, et

cette pierre est tout ce qui la rappelle en ces lieux où elle a vécu.

Ici, dans cette solitude, la mère pouvait encore s'entretenir avec sa fille ; sur ce marbre blanc que tu veux lui voler, elle venait s'agenouiller et pleurer ; elle parlait à l'âme de l'enfant qu'elle chérissait. Si tu enlevais cette pierre arrosée de ses larmes, tu aurais toujours en ton esprit la vision de cette femme en deuil abîmée dans sa douleur, tu entendrais la voix de la petite morte te reprocher ton sacrilège. Tu ne pourrais pas être heureux avec un tel larcin sur la conscience."

Le gamin écoutait avec étonnement, mais il me semblait apercevoir dans son regard une étrange lueur d'arrière-pensée et de moquerie.

Cependant, lorsque je le quittai, je pensais l'avoir converti au respect de cette sépulture.

* * *

Hélas, le lendemain matin, passant sur la route, vis-à-vis la demeure de ce méchant garçon, je pus constater que j'avais prêché dans le désert.

Devant la porte, la face renversée dans l'herbe, le marbre funéraire était descendu au rôle de perron.

L'apparence misérable de la maisonnette prit de ce fait à mes yeux, un air tragique et sépulcral.

J'eus l'idée d'entrer pour reprocher à la mère d'avoir permis cette profanation, mais je ne sais pourquoi j'hésitai à marcher sur ce marbre, où la pluie qui commençait à tomber, frappait avec un doux bruit de larmes.

Je remis ma visite à un autre jour.

* * *

J'achevais de prendre mon café sur la véranda de l'antique maison en pierre où je m'étais installée pour les vacances.

De cet endroit, je pouvais voir les grands pins qui entouraient la terre abandonnée, et je songeais à la petite morte ; une mystérieuse sympathie s'était établie entre son âme et la mienne, depuis que je m'étais arrêtée sur sa tombe. Je ne voulais pas m'en aller sans lui avoir fait rendre sa pierre tombale, mais je prévoyais les ennuis qu'il me faudrait subir pour obtenir cette restitution, sans compter

que je pouvais toujours redouter une nouvelle rapine de la part du mauvais garnement qui l'avait enlevée ou de ses pareils.

J'allais rentrer, lorsque j'aperçus la mère du jeune voleur qui s'avancait vers moi avec une mine humble et contrite que je ne lui avais jamais vue.

D'une voix hésitante, elle me dit : " Madame, je voudrais vous parler un instant ".

— " Je vous écoute ", lui dis-je d'un ton encourageant ; et lui montrant un siège.

Elle commença, en cherchant ses mots avec embarras : " Mon Victor l'a emportée la pierre que vous savez, malgré tout ce que vous lui avez dit. Mais, je vous assure que ça ne nous a pas porté chance de l'avoir devant la porte ; depuis hier seulement qu'elle est là, tous les malheurs nous sont arrivés.

D'abord mon pauvre Victor, il est bien malade, c'est à cause de lui que je suis venue vous trouver. Hier après-midi, comme il se chamaillait avec son petit frère, il est sorti en courant et est tombé sur la pierre. Il s'est fendu la tête ; que c'était effrayant à voir. Il a fallu aller chercher le médecin. Je vous mens pas, il saignait comme un bœuf.

Il a battu la campagne toute la nuit et parlait sans cesse de la femme en deuil qui pleurait à la porte, sur la pierre. Il demandait de la chasser, et il vous appelait pour lui dire de s'en aller. Ça me fendait le cœur, et j'ai eu envie de venir vous chercher, en plein cœur de nuit, et malgré la tempête qu'il faisait. C'est Pierre qui m'en a empêchée, parce qu'il ne pouvait pas rester seul avec un malade, éreinté comme il l'est."

— " Quoi, votre mari est malade aussi ? " Demandai-je avec quelque surprise, car je l'avais vu, la veille, bien portant.

" Ah oui, il est au lit, lui aussi, et c'est encore la faute de cette satanée pierre. Vous savez que mon mari prend un coup de temps-en-temps, ce qui ne l'empêche pas d'être un bon garçon, craignant Dieu et faisant bien sa religion. Hier soir, il est arrivé, pas plus saoul que de coutume, et il vous dira lui-même qu'il ne sait pas comment ça se fait qu'il soit tombé sur le dos, en plein sur le coin de la pierre. Il est resté au coup et il m'a fallu le ramasser, ce qui n'était jamais arrivé. Je vas dire comme on dit : Des fois il branlait un peu sur ses jambes, mais il n'avait jamais tombé en rentrant.

C'est bien visible que tout ça n'est pas naturel, et si vous voulez venir voir mon Victor et faire reporter la pierre à sa place, on serait bien content. Il ne faut pas en vouloir à mon Victor, il ne pensait pas plus long que son nez, quand il l'a enlevée. Mais je vous assure qu'il ne recommencera plus.

Depuis qu'il a repris ses sens, ce matin, il demande à vous voir."

— "Je vais y aller", répondis-je en reconduisant la pauvre femme.

* * *

Une heure plus tard, j'arrivais chez elle. Victor en m'apercevant, joignit les mains et dit : "Ah, madame, je ne pensais pas que c'était vrai que les morts se vengeaient, mais je vois bien que vous aviez raison; pardonnez-moi. Je regrette de ne pas vous avoir écoutée. Je vous assure que j'y toucherai plus à cette pierre, si vous voulez la faire reporter là-bas, car moi je ne peux plus la porter, malade comme je suis, et puis j'ai trop peur de la femme en deuil. Vous l'aviez bien dit qu'elle viendrait pleurer

sur le marbre, je l'ai entendue toute la nuit. Et la petite fille est venue aussi, elle m'a traité de voleur."

Eh bien ! non, Victor, elles ne sont pas revenues, la petite morte en robe blanche et sa mère en deuil, c'est votre conscience troublée par le remords qui a mis ces images dans votre imagination. Je vous l'ai dit : on ne peut pas être heureux si l'on n'est pas honnête.

Efforcez-vous d'être bon garçon, à l'avenir, et quand vous n'aurez rien à vous reprocher, vous ne redouterez plus la vengeance des morts, ni celle des vivants."

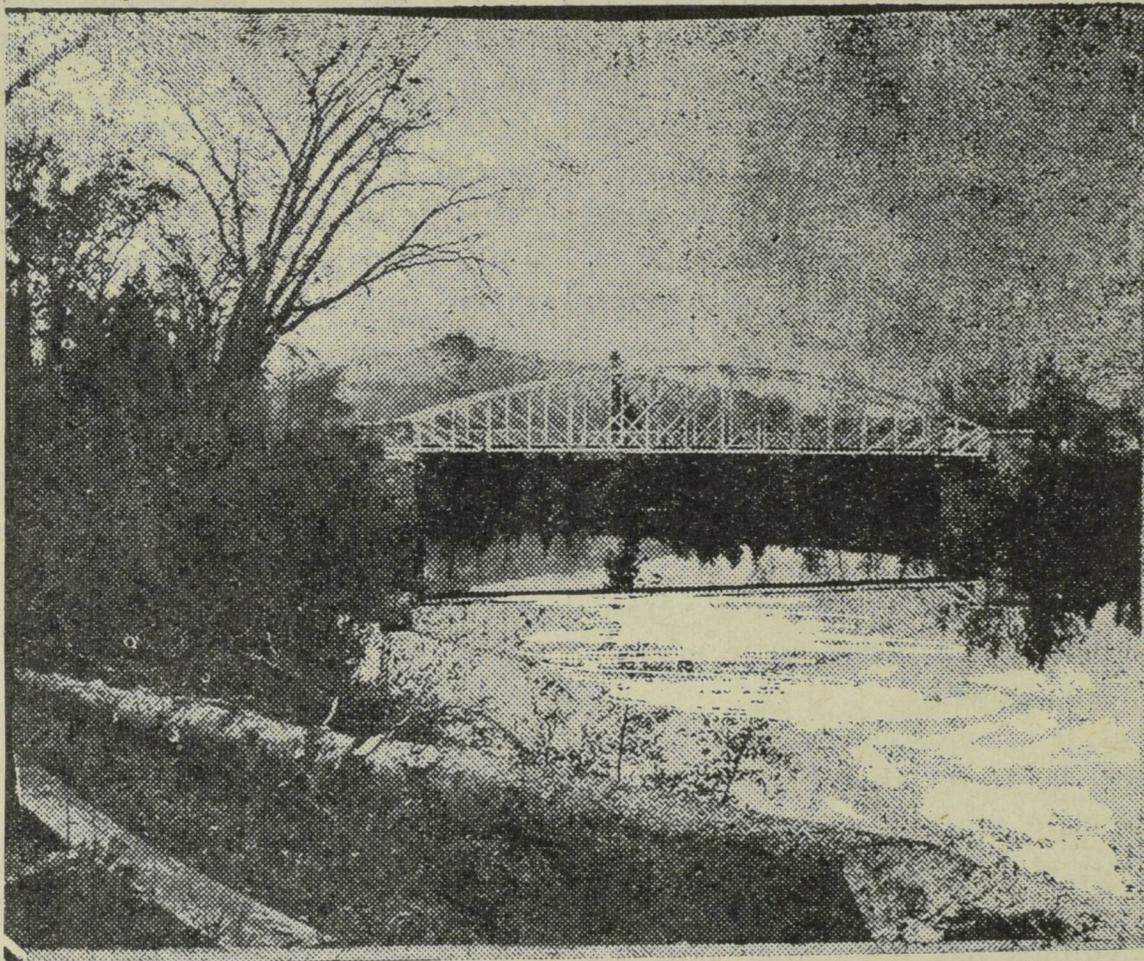
Mais Victor incrédule, répondit : "Je sais bien que c'est parce que je suis malade que vous ne voulez pas me le dire, mais je le sais, allez, maintenant, que les morts se vengent."

* * *

J'ai fait reporter dans la montagne le marbre funéraire.

GAÉTANE DE MONTREUIL.

La Canadienne.



LE PONT DE VALCARTIER, SUR LA RIVIÈRE JACQUES-CARTIER

NOUVELLE CANADIENNE-FRANÇAISE

LE BIEN PATERNEL

PAR JEAN DUTERROIR

C'EST l'heure du couchant. Le soleil, en ce beau soir de novembre, semble vouloir disparaître trop vite derrière la crête empourprée des Laurentides. L'immense étagère qu'est la ville de Québec, vue du pont Dorchester, est inondée de lumière. Toutes les fenêtres flamboient. L'église Saint-Jean-Baptiste, le Patronage, le pensionnat des Sœurs de la Charité et l'Université paraissent être devenus la proie d'un gigantesque incendie. La rivière Saint-Charles, pleine jusqu'aux bords d'une de ses plus fortes marées d'automne, est en ce moment étale. Avec sa surface presque doublée depuis la marée basse, elle ressemble vraiment à un fleuve. On dirait qu'elle est fière de pouvoir offrir aux regards des flâneurs invétérés, que la brise plutôt froide de cette fin de jour de novembre n'a pas encore réussi à chasser du vieux pont, le spectacle magnifique de ses eaux rougies par les derniers feux du couchant. Maintenant, c'est la brunante : grisaille où tout se confond et où l'on commence à n'entrevoir plus que des ombres.

On est au samedi. Les charrettes des habitants de Charlesbourg, de Beauport et de L'Ange-Gardien avaient fini de défilé depuis une bonne demi-heure, la route de la Canadière allait reprendre son calme de la nuit, lorsque l'on entendit une voix crier un "bonsoir!" retentissant au gardien de la barrière, et le roulement d'une voiture s'engageant sur le pont fit bientôt résonner le pavé. Contrairement à l'attente des promeneurs attardés, ce fut encore une charrette d'habitant dont les inélégants contours se dessinèrent vaguement à leurs yeux, blasés de cet interminable défilé. L'absence de capote permit, tout de suite, aux connaisseurs de distinguer dans la nouvelle venue une voiture de l'Ange-Gardien. Une lanterne, placée au fond de la charrette, permettait aux curieux de voir assez nettement les traits du conducteur de la voiture, un homme d'une soixantaine d'années qui semblait tenir les guides d'une main plutôt nonchalante, pendant qu'à côté de lui, disparaissant

presque complètement sous les plis d'une épaisse couverture de laine, une femme paraissait comme écrasée sous le poids d'une fatigue très grande.

Quand la voiture fut arrivée à la partie mobile du pont qui s'ouvre pour livrer passage aux bateaux, l'homme tourna lentement la tête vers sa compagne. Celle-ci, toujours abîmée dans des réflexions qui paraissaient être pénibles, à en juger par les longs soupirs qu'elle laissait échapper de temps à autre, ne parut prêter aucune attention au mouvement de son compagnon. Tous les deux semblaient hésiter à rompre le silence, qui régnait entre eux depuis qu'ils avaient quitté le marché Jacques-Cartier.

Jérôme Michel et sa femme avaient le cœur plein, ce soir-là. Après de rudes commencements sur le bien du père, qu'il avait reçu, avec de lourdes dettes, en héritage, Jérôme Michel, par un travail opiniâtre de tous les jours et grâce à la sage économie d'une femme profondément dévouée, avait réussi enfin à libérer sa terre des charges nombreuses qui la grèvaient depuis la mort du père Etienne Michel, de L'Ange-Gardien. Jérôme venait justement de payer, ce jour-là, 12 novembre, la dernière hypothèque. Très fier de ce superbe résultat, il aurait bien voulu causer un peu avec sa femme du grand événement. Il sentait un besoin profond de se réjouir avec celle qui avait eu une part si grande dans l'œuvre du relèvement.

Malheureusement, ce soir-là, Marie Latour ne semblait pas en veine de causer. Plusieurs fois déjà, depuis le départ du marché, Jérôme avait essayé de la tirer de sa sombre rêverie, sans y réussir. "Pourquoi cette tristesse? Pourquoi ce silence obstiné?" ne cessait de se demander Jérôme Michel.

Il ignorait, le malheureux, que sa femme était au courant, depuis le matin, grâce à l'indiscrétion d'une commère du marché, des visites que son mari faisait chez un médecin de Saint-Roch chaque fois qu'il venait en ville. Bien plus, elle en connaissait le résultat mieux que Jérôme lui-même. Prétextant, en effet, quel-

ques emplettes à faire, elle s'était échappée, vers le milieu de la matinée, pendant que son mari restait à garder la voiture, pour courir chez le docteur Loizeau, dont Jérôme était le patient, dans le but de savoir " ce que son mari avait."

Deux fois déjà, dans le temps des foins,— Marie Latour l'avait appris des voisins,— Jérôme avait eu une " faiblesse " dans son champ. Il s'était remis assez vite cependant et, après quelques minutes de repos, il avait pu, chaque fois, retourner à sa faucheuse. Seulement, depuis la dernière attaque, Jérôme ne manquait jamais de se rendre, tous les samedis, chez le docteur Loizeau.

Marie savait tout cela, depuis une heure. Profondément inquiète, elle s'était rendue chez le médecin, rue de l'Eglise, et là, à travers toutes les sinuosités d'une explication médicale extrêmement prudente et savamment dosée, son cœur d'épouse avait compris, mieux encore que sa raison, la gravité de la maladie dont Jérôme était frappé. " Il a trop travaillé, avait dit le docteur Loizeau. Le cœur est un peu affecté... Avec beaucoup de précautions et du repos, il y a encore de l'espoir ". C'est à peu près d'ailleurs, ce qu'il avait dit à Jérôme lui-même. Seulement, celui-ci, avec cet optimisme robuste de l'habitant, qui ne désespère jamais de sa puissante constitution et qui méprise la maladie, avait promis au médecin " qu'il ferait bien attention " et était sorti de la dernière consultation plus rasséréiné que découragé.

Marie Latour, elle, avec ce sens divinatoire de l'épouse aimante, voyait déjà la famille privée de son chef. Que pourrait-elle faire, grand Dieu ! seule sur la terre ? De ses cinq filles, trois étaient mortes, très jeunes, et les deux autres, Germaine et Lucie, étaient mariées depuis assez longtemps et vivaient à Saint-François de l'Île d'Orléans, à la tête, chacune, d'une petite famille. De ses deux fils, Henri et Joseph, ce dernier, le plus jeune, affligé d'une claudication très pénible, était incapable de se livrer aux rudes travaux des champs. Sa mère ne pouvait pas compter sur lui. Tout l'espoir de Marie Latour reposait sur Henri, l'ainé. Seulement, pourrait-elle jamais l'arracher à ses études de droit, dont il venait justement de commencer la troisième année à Québec ?

Très ambitieux, voulant arriver aux plus hautes charges de la politique, Henri Michel, placé au Séminaire de Québec grâce à l'inépuisable charité du vénérable curé de L'Ange-Gardien, M. l'abbé Dompierre, avait remporté tous les premiers prix durant son cours classique. Ses études universitaires n'avaient pas été moins brillantes, et, dès les premiers jours de cette troisième année académique, il avait énergiquement formé le projet d'appliquer toutes les ressources de son talent à enlever le grand prix de fin de cours à son rival, Arthur Labranche, le fils du juge Labranche. " Ah ! ah ! s'était dit Henri Michel, on m'a appelé " habitant " au collège et à l'Université. Je vais leur montrer ce que peut faire un fils d'habitant ! "

Jérôme Michel savait tout cela, et il était fier de son fils. Toute l'année durant, les livres de prix de ce dernier restaient ostensiblement rangés sur la table de la " chambre ". Et s'était toujours une nouvelle joie pour le père Michel de les faire voir aux parents et aux amis les jours de fête.

La mère, elle, éprouvait une joie beaucoup moins vive des triomphes de Henri. Toujours, depuis que son fils était dans le droit, elle avait nourri le secret espoir de laisser un jour la ferme au seul de ses enfants capable de la cultiver. Son regret de le voir partir pour le Séminaire avait fait place au désir de voir son fils monter un jour à l'autel,— honneur qu'en bonne mère canadienne-française, elle mettait avec raison au-dessus de tous les autres. Malheureusement, Henri s'était trouvé à la fin de son cours classique sans vocation sacerdotale, et, malgré les larmes de sa mère qui l'avait supplié alors de rester à la maison pour prendre plus tard la place du père, Henri Michel s'était lancé fou d'ambition, dans l'étude du droit.

Marie Latour avait encore présente à la mémoire cette scène du 21 juin, qui lui avait brisé le cœur. Tous les détails étaient là, devant ses yeux. Il me semble le voir rentrer à la maison, pensait-elle en ce moment, chargé de prix. Le père est aux champs. Henri m'embrasse tout fier de sa brassée de beaux livres. Je souris tristement. Il réprime à peine un mouvement d'impatience. La mère et le fils sont un instant sans rien se dire. Enfin, Henri, rompant un silence pénible :

— Pourquoi, maman, n'êtes-vous pas contente de mes succès ?

Oh ! comme la pauvre mère, en ce jour de sombres pressentiments, à la veille peut-être de les voir se réaliser, se souvient de chacune des paroles qu'elle dit alors à son fils aîné, très vite, sentant que l'heure était propice, mais que ce ne serait qu'une heure :

— Écoute, mon cher enfant. Tu as vingt et un ans : on peut te parler comme à un homme. Dire que je ne suis pas contente de tes prix, je ne serais pas une mère si je n'étais pas fière de te voir le premier partout. Si tu savais, mon cher enfant, combien de fois j'ai prié pour toi pendant que tu t'échinais sur tes livres là-bas, au Séminaire. Des fois, le soir, je n'en pouvais plus d'avoir sarclé toute la journée, alors j'offrais ma fatigue au Bon Dieu pour toi. Mais tu sais, franchement, mon Henri, je ne pensais pas que c'était pour faire un avocat que tu te faisais quasiment mourir à travailler. Des avocats, va ! c'est comme les chicanes, il y en a toujours trop ! Je pensais que tu ferais un prêtre, vois-tu ! Tout d'un coup, v'là que tu décides à prendre l'avocasserie. Ça m'a fait de la peine, va ! Je me disais : Pourquoi donc qu'il ne vient pas avec nous autres s'accoutumer à travailler sur la terre pour prendre la place du père ? C'est si beau, la terre ! Ça sent si bon, le matin, là, quand on se lève à la p'tite rosée, avec un soleil qui vous ravigote et des p'tits oiseaux qui chantent partout ! Je suis pas comme nos voisins, eux autres, qui parlent toujours de la ville et des messieurs de la ville. Ils ont beau dire, tes petits messieurs de la ville, ils seraient pas grand'chose si on ne leur donnait pas de farine pour cuir leur pain. Et dire que ça croit nous insulter en nous appelant des habitants ! Des habitants !... Sais-tu bien ce que ça veut dire, mon enfant, ce mot-là ? Ça veut dire des braves gens qui sont maîtres et seigneurs sur la terre de leurs parents, sur la terre qui a été défrichée des fois par leurs pères ; qui mettent encore le pain qu'ils cuisent eux autres mêmes dans la hûche de la grand-grand'mère ; qui ont toujours le même banc à l'église de père en fils, la même croix de tempérance pendue dans la chambre, et qui savent bien que le Bon Dieu, qui donne à manger devant eux tous les jours aux petits oiseaux, n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en Lui. Ah ! que c'est donc beau, mon cher Henri, d'être habitant !

Marie Latour avait jeté ce dernier cri à son fils avec un tel accent de joie et de fierté, que

celui-ci en fut bouleversé. Tout son instinct l'enfant de la terre s'était réveillé devant cette explosion de l'enthousiasme maternel. Il était empoigné. D'un bond, il allait se jeter, comme un petit enfant, dans les bras de sa mère pour lui dire qu'il voulait rester toujours sur la terre avec elle, lui aussi...

— Bonjour, madame Michel ! Bonjour, monsieur l'avocat ! On est toujours décidé à faire son dépôt le 1er juillet prochain ?

C'était Charles Latulippe, le fils du voisin, confrère de classe de Henri, qui était entré, tout fier, lui, le futur médecin, de venir causer un peu avec un futur membre du barreau de Québec.

Henri Michel resta cloué sur sa chaise. En un instant, l'ambition et le respect humain avaient vaincu le fils et le terrien.

Et Marie Latour, prétextant quelques occupations, s'était éloignée en refoulant ses larmes...

Oh ! comme ils étaient amers au cœur de Marie Latour, en ce soir de novembre où la mort de son mari lui paraissait prochaine, les tristes souvenirs de cette minute cruelle.

Imaginez ! Cette terre de L'Ange-Gardien appartenait aux Michel depuis deux cent quinze ans bien comptés. "On a les actes !" avait dit avec fierté Marie Latour à ses voisines, au sortir de la grand'messe où le curé avait annoncé aux paroissiens qu'un comité s'était formé, à Québec, dans le but d'offrir une récompense durable à tous les chefs de famille qui pourraient prouver la possession deux fois centenaire du bien paternel. Depuis que la distribution solennelle de ces récompenses aux terriens avait eu lieu à Québec dans la salle des promotions de l'Université Laval, Jérôme Michel n'avait pas manqué, un seul dimanche, de se rendre à la grand'messe avec sa médaille des Anciennes Familles, fièrement épinglée sur la poitrine.

— Enfin, ma bonne vieille, nous voilà donc enfin délivrés de nos dettes ! venait de s'écrier gaiement Jérôme Michel, en se tournant de nouveau vers sa femme.

— Et où allons-nous aboutir avec tout cela, mon pauvre Jérôme ? repartit Marie Latour, sans quitter son air soucieux.

— Mais qu'est-ce que tu rumines donc comme ça, depuis qu'on est parti de Québec, ma pauvre femme ? Tu as une vraie mine d'enter-

rement. N'y aurait-il pas moyen de savoir enfin qu'est-ce que c'est qui ne va pas ?

Après un assez long silence, la femme releva lentement la tête et, fixant ses yeux remplis de larmes sur les yeux étonnés de son mari :

— As-tu jamais pensé, mon pauvre Jérôme, dit-elle en scandant lourdement chacune de ses paroles, qui est-ce qui prendra soin de la terre quand nous n'y serons plus ?

— Ah ! bien, il paraît que tu penses loin, ce soir ! Chasse-moi toutes ces idées noires-là ! N'es-tu pas reconnaissante au Bon Dieu de ce que nous soyons venus à bout enfin de payer nos dettes ?

Marie Latour eut un mouvement de protestation :

— Tu sais bien que je ne manque jamais de remercier le Bon Dieu pour les bienfaits dont il nous a comblés. Mais, que veux-tu ?... Quand je songe que nous pourrions peut-être partir bientôt, et personne... personne après nous sur la terre... je ne peux pas m'en empêcher... le cœur me serre et les larmes m'en viennent aux yeux... Et puis, tiens, je te le demande, à quoi ça nous servira-t-il, en bonne vérité, d'avoir un garçon avocat, qui fera son p'tit monsieur en ville et qui ne pensera peut-être pas souvent à nous autres, pendant que notre bien sur lequel nous avons tant peiné, — et nos parents aussi, — passera aux mains des étrangers, qui mettront tout à l'envers en y arrivant ?

— Voyons, voyons, ma pauvre Marie ; faut raisonner autrement que ça. Ça ne te fait donc pas plaisir de voir de temps en temps le nom de not'garçon sur la gazette ?

— Laisse-moi donc tranquille avec ta gazette ! Tu sais bien que je ne la lis pas. Et puis, je te demande, qu'est-ce que ça pourrait bien faire à nos récoltes, quand même je lirais le nom de Henri toutes les semaines sur la gazette ?

— C'est toujours pareil, les femmes ! Ça connaît rien dans la politique et ça parle tout le temps !

— Allons, allons, mon bon Jérôme, nous ferions bien mieux de prier le Bon Dieu que de nous chicaner. Nous allons être restés en arrivant à la maison, et nous aurons de la misère à faire nos prières. Prends ton chapelet.

Et bientôt Jérôme Michel et sa femme, accoutumés depuis longtemps à puiser leur force et leur consolation dans les suprêmes douceurs de

la foi, retrouvaient dans la récitation pieuse des "Ave" le calme et la sérénité. Ce fut la dernière dizaine du chapelet qui marqua, ce soir-là, le terme de leur voyage...

* * *

— Tiens, bonjour, Henri.

— C'est toi, Arthur ?

— Tu sais la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Albert Lapointe, le secrétaire du premier ministre, te cherche depuis une heure.

— Tu badines ?

— C'est la vérité.

— Que me veut-il ?

Et les yeux de Henri Michel brillèrent au moment où il prononçait ces paroles. Songez donc ! c'était à son rival, Arthur Labranche, que le hasard d'une rencontre sur la rue Saint-Jean, en cet après-midi de juin, avait réservé la tâche, rendue moins agréable par la jalousie, de prévenir Henri que le premier-ministre désirait le voir. Sans trop savoir ce que lui réservait le chef du cabinet, Michel, après avoir triomphé de Labranche aux examens de fin de cours, sentait renaître son insatiable ambition rien qu'à l'annonce d'un nouveau succès.

— Tu as entendu dire, comme nous, reprit Labranche, que le premier-ministre veut placer son secrétaire actuel.

— Et tu crois qu'il pense à moi pour le remplacer auprès de lui ?

— Je l'ai entendu dire, il n'y a pas une demi-heure.

Henri Michel avait toujours détesté la fausse modestie. Il était ambitieux, mais avec un fonds de rude franchise. Il ne crut donc pas nécessaire de se confondre en platitudes devant son confrère.

— Merci du renseignement, dit-il simplement. Au revoir !

— Au plaisir, répondit Labranche, ajoutant entre ses dents, au moment où il voyait Henri s'éloigner tout joyeux : Chanceux, va !

Henri Michel résolut tout de suite de tirer au clair ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce bruit de la rue. Comment faire ? Aller au Parlement ?... Ce serait gauche, indélicat même... Essayer de rejoindre le secrétaire du ministre ?... Mais où le trouver ?

Ce que j'ai de plus simple à faire, pensa Henri, c'est de retourner à ma maison de pension. C'est là qu'on a dû aller d'abord, et c'est là qu'on reviendra certainement, s'il est bien vrai qu'on désire tant me voir.

Il venait justement de dépasser la librairie Pruneau. Le tapage de la rue Saint-Jean, à cette heure. — trois heures et demie de l'après-midi, — l'ennuyait. Il avait hâte d'atteindre la rue Couillard, pour se mettre à l'abri des questions indiscretes. Sans prêter attention au caquetage de la brillante société qui paradait en ce moment, Henri, accélérant le pas, eut vite fait de s'engouffrer, en coup de vent, dans les sinuosités de la rue tire-bouchon. Trois minutes après, il tournait le coin de la rue Sainte-Famille à une allure toujours immodérée, s'y heurtait à un vieux fonctionnaire qui revenait lentement de son tour de Terrasse, bousculait, un peu plus loin, un laitier trop pressé d'en finir avec sa distribution quotidienne, et rendu, enfin, vers le milieu de l'historique côte, sans autre incident notable, s'arrêtait devant une maison de mine fort respectable, puis empoignait le bouton de la porte d'un air qui voulait dire : C'est moi qui rentre.

— Eh bien ! cria Madame Renaud, qui ne manquait jamais d'apparaître au sommet de l'escalier chaque fois que la porte de la maison s'ouvrait, il paraît qu'on va travailler pour le gouvernement, M. Michel ?

Henri ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Allons, allons, M. Michel, ne faites donc pas le surpris ! M. Lapointe, le secrétaire du premier ministre, paraissait avoir bien hâte de vous voir, quand il est venu demander si vous étiez ici, il y a une heure... Tenez M. Michel, regardez donc là, sur la table du passage, je crois qu'il a laissé un mot pour vous.

Henri aperçut, en effet, à l'endroit indiqué, une lettre à son adresse. Il la saisit fiévreusement et, l'enveloppe déchirée, se mit aussitôt à lire, comme le font souvent les gens absorbés, à mi-voix :

Hôtel du Gouvernement

Monsieur Henri Michel, avocat,
Québec.

Cher Monsieur.

Monsieur le premier ministre m'a chargé de vous dire qu'il désirait vous voir à son bureau,

cet après-midi à 4 heures. Il s'agit d'une affaire importante.

Votre dévoué,

Albert LAPOINTE, *sec.*

Deux minutes après, Henri Michel grimpaît la côte Sainte-Famille, pendant que Madame Renaud épilguait sans fin, en compagnie des servantes, sur la " fameuse lettre du premier ministre " dont elle venait d'entendre si discrètement la lecture, et à propos de laquelle elle ne manqua pas d'exiger qu'on gardât le secret le plus absolu.

Henri Michel venait de laisser la rue du Parloir pour prendre la rue Saint-Louis. Le nez au vent, flairant le succès, les yeux brillants de joie, il marchait comme dans un rêve. Dans quelques années, ministre ! La porte Saint-Louis lui apparut de loin comme un arc-de-triomphe. Quatre heures sonnaient à la tour du Parlement, au moment où Henri frappait à la porte de l'antichambre du premier ministre et remettait sa carte à l'employé de service.

L'entrevue dura vingt minutes. Il y eut presque un attroupement de fonctionnaires au coin du corridor, à la sortie de Henri, lorsque l'on entendit la voix du premier ministre dire aimablement à ce dernier : " Au revoir, mon cher secrétaire, à demain ! "

Quant à Henri Michel, il se retrouva dans sa chambre de la côte Sainte-Famille, sans trop savoir comment ni par quelles rues il était revenu.

Le lendemain, dès sept heures, au moment où le brouillard, qui cachait le fleuve depuis deux ou trois heures, commençait à s'amincir et laissait déjà voir la pointe des mâts des vaisseaux ancrés dans le port, Henri Michel arrivait sur la Terrasse. Depuis la veille, il brûlait de venir y étaler sa joie. Non moins ardent était son désir de jeter un coup d'œil sur la feuille du matin, qu'il venait d'acheter au kiosque du Château, pour y lire la nouvelle de sa nomination. Evitant donc les quelques groupes d'habitues, qui commençaient à se former ici et là, Henri s'empresse de gagner l'un des bancs les plus éloignés du Frontenac et s'y installe aussitôt, en déployant sur ses genoux le journal qu'il est si impatient de parcourir. A peine en a-t-il tourné la troisième page, qu'il se penche avidement sur le texte comme pour s'assurer

qu'il n'a pas mal lu. Deux fois, trois fois, ses yeux parcoururent le même entrefilet, puis brusquement, après être resté un moment comme stupéfié, il se lève tout droit et part en courant vers le Frontenac.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc, notre Henri, ce matin ? Sa nomination comme secrétaire du premier ministre lui aurait-elle fait perdre la carte ? demanda un des étudiants à quelques amis qui l'accompagnaient, et devant qui Henri Michel venait de passer comme un fou.

— Il est bien assez content pour en perdre le sens ! repartit un autre... Tâche donc de savoir un peu, Robert, qu'est-ce qui vient de le prendre ainsi.

Celui qu'on venait d'interpeller se détacha du groupe des étudiants, qui se trouvaient en ce moment sous les fenêtres du Château, et se dirigea lentement vers la porte du Frontenac, par où Henri Michel venait de disparaître précipitamment. A peine l'étudiant avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il s'entendit interpeller de nouveau, cette fois par un ami qui se rendait sur la Terrasse :

— Dis donc Robert, sais-tu que le père de Henri Michel est mourant, à L'Ange-Gardien ?

— Non. Qui t'a dit cela ?

— Tiens, lis.

Et le nouveau venu tendit à Robert Lavallée le journal du matin, ouvert à la troisième page..

— Une syncope, je suppose ?

— C'en a tout l'air.

— C'est bien triste ! Quelle pénible coïncidence !

A ce moment, Henri Michel, pâle, le visage défait, descendait rapidement l'escalier du Frontenac, sautait dans une voiture qui stationnait à deux pas de l'hôtel et lançait au cocher un cri nerveux :

— Vite ! A la gare de Sainte-Anne !...

* * *

Il est quatre heures et demie du matin. La cloche de l'église de L'Ange-Gardien tinte lugubrement. Quelques hommes sont groupés devant la salle publique et causent à voix basse. Deux voitures sont arrêtées tout près des degrés qui conduisent à l'église, dont la grand'porte s'ouvre en ce moment. Le curé de L'Ange-Gardien paraît, profondément recueilli, sur le seuil, s'avance vers l'une des voitures et, sans

prononcer un seul mot, y monte rapidement. Déjà, les chevaux ont pris la côte à une vive allure. Le conducteur de la première voiture est seul. D'une main, il tient les guides pendant que, de l'autre, il agite une clochette. Sur toutes les galeries, malgré l'heure matinale, apparaissent les gens qui se prosternent avec une grande piété. Puis, quand la seconde voiture est passée, on entend des voix qui s'interpellent discrètement d'une maison à l'autre :

— Pour qui est-ce donc que Monsieur le curé va porter le Bon Dieu, si matin ?

— Il paraît que c'est pour le père Jérôme, sur la côte.

Jérôme Michel s'était senti frappé à quatre heures, Marie Latour, malgré la soudaineté du choc et la crainte horrible qu'il ne fût fatal, avait su garder, tout en prodiguant les premiers soins à son mari, assez de sang-froid pour envoyer son fils, Joseph, prévenir les voisins et demander du secours. En peu de temps, le curé et le médecin étaient appelés. Au moment où répondant à l'appel désespéré de Joseph, l'ami intime de Jérôme Michel, M. Hector Latulippe, entra dans la chambre du malade, celui-ci commençait à respirer plus facilement : une accalmie s'était produite.

— Henri !... Prévenez Henri ! avait dit Marie Latour.

On courut au bureau du téléphone. Malheureusement, une correspondance défectueuse avait permis que la triste nouvelle fût communiquée au journal du matin, qui s'était empressé de l'insérer en " dernière heure ". Dans la précipitation du moment, la personne inexpérimentée, qu'on avait chargée du message, avait cru celui-ci rendu à destination et s'était empressée de courir de nouveau auprès du malade, pendant que les efforts du bureau central de Québec, pour mettre l'interlocuteur de L'Ange-Gardien en communication avec la pension Renaud, étaient restés sans résultat. Et voilà comment quatre lignes de journal avaient appris à Henri Michel que son père était mourant.

Aussi, le tramway qui emportait en ce moment le jeune avocat vers L'Ange-Gardien, lui paraissait d'une lenteur désespérante. A tout instant, il se penchait à la fenêtre. Chaque arrêt était pour lui d'une longueur énervante. Quelle angoisse, mon Dieu ! Trouverait-il son père vivant ?... Aurait-il le temps de recevoir une

dernière bénédiction ?... Et sa pauvre mère ?... Et le bien ?... Je ne peux pas ! Oh non !... Moi, habitant ? Maintenant, c'est impossible !... c'est impossible !... jamais !

Puis, sans faire aucunement attention au voyageur assis à côté de lui, Henri se mit à égrener son chapelet, avec ferveur, suppliant la sainte Vierge de lui accorder la grâce de revoir son père vivant...

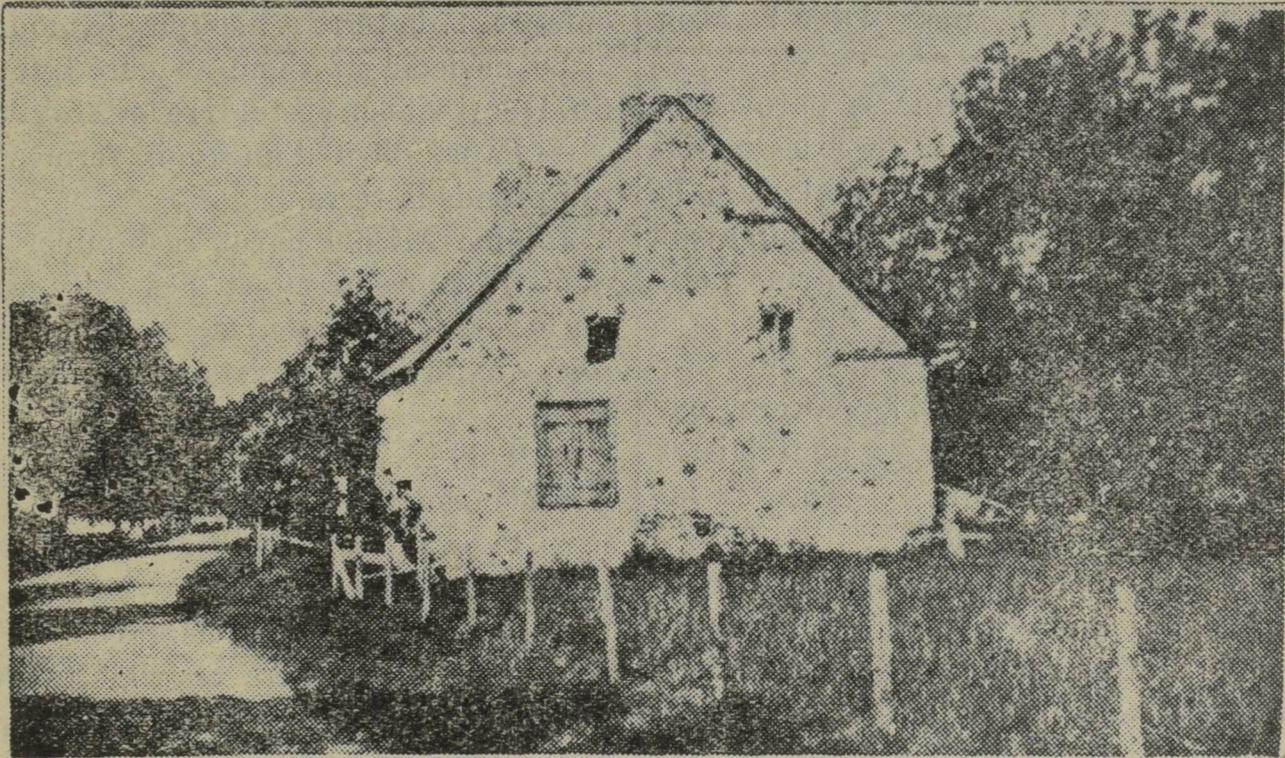
— L'Ange-Gardien ! L'Ange-Gardien !

Henri, en sautant du tramway aperçut, tout près de la gare, la voiture qu'il avait mandée par télégraphe du Château Frontenac.

hâter. A peine la voiture s'était-elle arrêtée, que Henri courait vers la maison. Une minute plus tard, il était dans les bras de sa mère. Tous les deux mêlèrent un instant leurs sanglots, sans pouvoir prononcer une parole, pendant que, tout près d'eux, la porte de la chambre du malade s'entr'ouvrait doucement et que le docteur Roussel apparaissait sur le seuil, un doigt sur la bouche, comme pour supplier Henri de se contenir un peu...

Mais celui-ci était déjà aux genoux de son père.

— Papa, c'est Henri... Me reconnaissez-vous, papa ?



Le cœur de Henri se serra affreusement en apercevant la maison paternelle...

— Papa vit-il encore ? cria-t-il au cocher, dès qu'il fut sur le marchepied.

— Oui, M. Michel, on vient justement de me dire qu'il a repris un peu de force depuis que Monsieur le curé l'a administré.

— Vite, vite ! Mon Dieu !...

Bientôt, la voiture passait à une vive allure devant l'église. Une des portes latérales, restée entr'ouverte, laissait voir le tabernacle. Henri eut un regard de supplication ardente vers Notre-Seigneur.

La ferme des Michel n'était qu'à cinq minutes du sommet de la côte qui conduit à l'église. Le cœur de Henri se serra affreusement en apercevant la maison paternelle. Il vit de loin Joseph qui, se tenant au milieu de la route, lui faisait des gestes désespérés de se

L'expression de joie qui se peignit, à ce moment, sur le visage défait de Jérôme Michel, fut telle, que les larmes de la mère cessèrent de couler.

— Henri !... Mon pauvre Henri ! Mon Dieu, ayez pitié de moi... Enfin, te voilà !... Et Lucie ?... Germaine ?...

— Tu les verras à midi. Sois tranquille, mon pauvre Jérôme : elles ne doivent pas être bien loin maintenant, murmura doucement Marie Latour.

— Papa, je vous demande pardon de ne pas vous avoir toujours écouté, de vous avoir fait de la peine... Donnez-nous votre bénédiction, papa.

Au moment où Henri sanglottait ces paroles, aux genoux de son père, le curé, pour la troisiè-

me fois, entrant dans la chambre du malade. Celui-ci eut un regard de confiance suprême.

— Monsieur le curé... ah ! que vous me faites du bien !... Merci... Merci...

— Allons, père Michel, un bon regard vers le crucifix ! Dieu est avec vous, dit le vénérable prêtre, de cette voix très douce qui avait le don de porter la paix jusqu'au fond des cœurs.

— Jérôme Michel fit un effort :

— A genoux, mes enfants... je vous bénis... les présents... les absents... Lucie... Germaine... les petits enfants... au nom du Père... et du Fils... et du Saint-Esprit... Ainsi soit-il... Et toi, pauvre chère femme?... Et Joseph l'infirmé!... mon Dieu ! Mon Dieu !... et le bien ?...

Et en prononçant ces dernières paroles, le vieillard levait, péniblement vers les assistants, de ses mains pâles et tremblantes, la médaille des Anciennes Familles, qu'il avait voulu qu'on lui attachât sur la poitrine pour mourir.

— Papa, ne craignez rien...

— Toi?... Henri?... Toi? pauvre enfant... T'as étudié trop fort... pour laisser ta place... C'est trop dur!... Non... jamais !... N'est-ce pas, Marie ?...

Un sanglot de la mère fut toute sa réponse.

Le curé, voyant que cet effort terrible usait rapidement les forces du malade, s'était mis à réciter les prières des agonisants. Henri, toujours à genoux, la tête dans les mains de son père, pleurait comme un enfant. Marie Latour ne cessait de faire répéter au mourant, qui ne parlait plus qu'à voix basse, les noms bénis qui sont la force suprême de la dernière heure : Jésus... Marie... Joseph...

Henri Michel souffrait atrocement. Une lutte terrible se faisait dans son âme. Lui aussi, il endurait une agonie... Abandonnerait-il sa carrière?... après douze ans d'un labeur opiniâtre !... juste à l'heure où son ambition voyait la réalité succéder au rêve !... Ministre peut-être un jour !... Quitter tout cela... tout... pour quoi ?... pour être habitant !... toute sa vie... habitant !...

Soudain, rapide comme l'éclair, le souvenir des paroles maternelles traversa l'esprit de Henri Michel : " Ah ! que c'est donc beau, mon cher enfant, d'être habitant ! " Et il revit sa mère plaidant si fièrement, en cet après-midi de juin, la cause de la terre... Il l'avait trouvée

si belle qu'il avait failli se jeter à son cou... Mais, l'ambition... Il se souvenait... Et chacune des paroles maternelles lui revenait à la mémoire : " Maître et seigneur sur la terre des parents... le même banc à l'église de père en fils... la même croix de tempérance... " Et dans les accents passionnés de sa mère, qui retentissaient encore à ses oreilles en cette minute suprême, Henri crut entendre la voix des morts, de tous ceux qui s'étaient courbés sur le sillon depuis deux cents ans, de tous ceux qui avaient fécondé la terre paternelle de leurs sueurs et de leurs sacrifices...

— Jésus !... Ma femme... Mes pauvres enfants... la terre... soupira le mourant.

Le médecin fit signe au curé que c'était la fin, Henri vit son geste. Il se leva tout droit.

— Papa, dit-il d'une voix ferme, c'est moi qui prends la terre.

Jérôme Michel parut rassembler ses forces dans un suprême effort. Ses yeux exprimaient un indicible sentiment de reconnaissance et de joie, quand ils se levèrent lentement vers son fils :

— Toi?... Henri?... toi? prononça-t-il péniblement.

— Papa je veux mourir avec votre médaille là, moi aussi !

Et Henri montrait fièrement sa poitrine, pendant que sa mère essayait de lui sourire à travers ses larmes et que le mourant murmurait à voix très basse, si basse que seuls la mère et le fils l'entendirent :

— Je meurs... ta mère... le... bien... paternel... merci... mon Dieu.

Ce furent ses derniers mots.

Jean DUTERROIR

HEUREUSES HIRONDELLES

A l'automne dernier, un habitant d'Ostheim (Alsace) avait capturé une hirondelle qui avait son nid devant sa maison. Il lui attache, sous l'aile, un petit billet ainsi libellé : " Pendant l'été 1921, j'habitais chez N. N., à Ostheim-Bellenheim, et à mon retour il serait heureux de savoir où j'ai passé l'hiver." L'oiseau vient de revenir à son nid alsacien avec les beaux jours, et, sous son aile, notre homme a trouvé cette réponse : " J'étais chez le cordonnier Joseph Bady, à l'île Martinique, et dois saluer de sa part celui qui m'abrite."

EPHEMERIDES CANADIENNES

OCTOBRE 1922

1.— A Moncton a lieu l'ouverture officielle de l'Hôtel-Dieu de l'Assomption, le nouvel hôpital catholique de cette ville.

2.— Un incendie ravage le village d'Asbestos, P. Q., et détruit de fond en comble quatre immeubles importants.

— L' "Arctic", sous le commandement du capitaine J.-E. Bernier, arrive à Québec après un voyage de deux mois et demi dans les mers polaires.

3.— S. E. le cardinal Bégin nomme M. l'abbé Maxime Fortin, de Québec, aumônier de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada.

4.— La production de l'or augmente considérablement dans le Nouvel-Ontario. Les mines ont rapporté \$16,000,000.00 l'année dernière, \$20,000,000.00 cette année, et le rendement pour l'année prochaine sera, croit-on, beaucoup plus considérable.

— Pour la première fois, depuis plusieurs années, l'argent américain est refusé au pair dans les banques de Montréal.

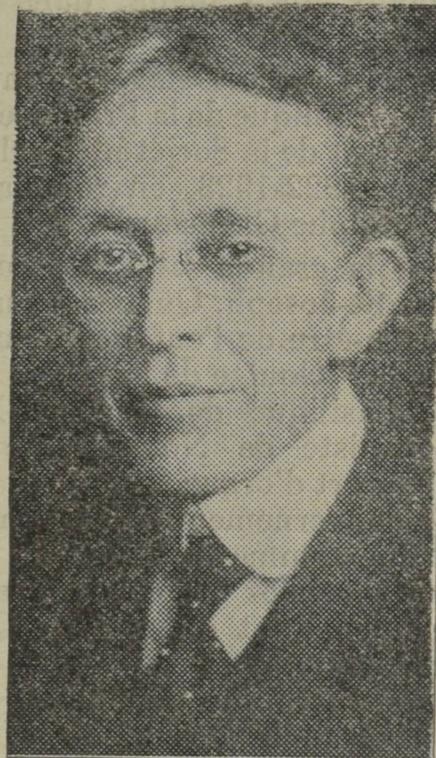
— Des feux de forêts éclatent un peu partout dans notre province. Il y a près de cinq semaines qu'il n'est pas tombé de pluie de durée, et les feuilles des arbres desséchées forment un élément favorable à l'incendie. Une épaisse fumée recouvre toute la région de Québec.

— Le charbon anthracite américain commence à arriver à Québec. C'est le premier à nous parvenir depuis la fin de la grève. Il semble que la disette de combustible, que l'on redoutait, soit disparue.

— Les feux de forêts détruisent complètement les villes de Haileybury, North Cobalt et plusieurs gros villages du Nord Ontario. Plus de quarante personnes y perdent la vie et les dommages sont estimés à près de \$10,000,000.00. A Haileybury, ville épiscopale de S. G. Mgr Latulipe, tous les établissements catholiques sont la proie des flammes : cathédrale, évêché, hôpital, noviciat des Sœurs de l'Assomption.

Une partie du Témiscamingue québécois est aussi ravagée par l'incendie, notamment les paroisses du Témiscamingue nord et de St-Louis de Nédelec.

— Le gouvernement fédéral fait connaître le personnel de la nouvelle direction du Réseau National Canadien, réorganisé après l'absorption du Grand Tronc. Le président et gérant général est sir Henry-W. Thorton, un yankee naturalisé citoyen britannique depuis trois ans,



FEU L'HON. J.-A. STEWART
ancien ministre des Chemins de fer
dans le Cabinet Meighen.

et qui occupait le poste de gérant général du chemin de fer Great Eastern, en Angleterre. Il recevra un traitement annuel de \$50,000.

Les autres directeurs sont MM. Sinclair, de la Nouvelle-Ecosse, Gough, de Toronto, Stewart de Winnipeg, Ernest Décary, de Montréal, Dawson, de la Colombie Anglaise, Tom Moore, président des Métiers et du Travail, Graham Bell, sous-ministre des chemins de fer à Ottawa, et Gérard Ruel, avocat et aviseur général, de Toronto.

— Une pluie bienfaisante tombe sur toute notre province et arrête les feux de forêts qui menaçaient de devenir désastreux.

— Sous la direction personnelle du premier ministre de l'Ontario, M. Drury, et de nombreux fonctionnaires civils, avec le concours empressé des populations émues, les secours s'organisent rapidement à Nord-Baie, à Toronto, à Ottawa et par tout l'Ontario, en faveur des infortunés sinistrés de la région d'Haileybury.

6.— Les députés de la région de Québec sont mécontents de la composition de la nouvelle direction des Chemins de fer Nationaux. Ils

réclament pour notre ville le droit à un représentant dans le nouveau Bureau.

— On organise des secours un peu partout dans la province de Québec pour les sinistrés du Témiscamingue-Nord et Nédélec.

7.— A l'Hôpital Victoria, Montréal, décède dans la 56e année de son âge, l'hon. J.-A. Stewart, ci-devant ministre des chemins de fer et canaux du Canada, dans le cabinet Meighen.

9.— L'hon. Cyrille Delage, surintendant de l'Instruction Publique de la Province de Québec, est élu président de la Société du Parler Français pour l'année 1922-1923, en remplacement de M. l'abbé Adolphe Garneau.

9.— Dans la grande salle de l'immeuble du Merger, rue St-Joseph, Québec, s'ouvre l'exposition du bien-être de l'enfance tenue sous les auspices de la "Goutte de lait".

— A la Basilique de Québec, M. Marcel Dupré, organiste de Notre-Dame de Paris, donne un concert d'orgue.

11.— Le gouvernement fédéral annonce qu'il accordera une somme de \$100,000. pour venir en aide aux victimes du feu dans la région du Témiscamingue, tant du côté de Québec que de celui d'Ontario.

— Les autorités du Séminaire de Québec décident d'agrandir l'école de Médecine de l'Université Laval, et de construire un bâtiment spécial sur des terrains lui appartenant dans la paroisse du Saint Sacrement, pour recevoir les écoles de Chimie, d'Arpentage et de Génie Forestier.

12.— On signale, au ministère des Terres et Mines du Nouveau Brunswick, à Frédéricton, que des traces appréciables de gisements aurifères auraient été trouvées près du village de Shippagan, à l'extrémité orientale du comté de Gloucester.

13.— De Montréal arrive la nouvelle que les employés du Grand Tronc : chefs de trains, cheminots, hommes des cours, qui prirent part à la grève de 1920, seront restaurés dans leurs droits d'ancienneté et de pension.

14.— D'après des statistiques que vient de publier le gouvernement fédéral, il apparait que le déficit du réseau des Chemins de fer nationaux est de \$10,571,990.00 pour les sept premiers mois de la présente année.

— Le frère coadjuteur Louis-Napoléon Bélanger, de la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur, part de Québec pour Vancouver, où il s'embarquera le 20 octobre à bord du "Makura" en route pour Sidney (Australie). Le frère Bélanger se rend en Nouvelle-Guinée Anglaise, dans les missions des Pères de Sacré-Cœur.

16.— M. Auguste Tessier, avocat, député de Rimouski à la Législature de Québec, est appelé à succéder, sur le Banc de la Cour

Supérieure, à son père, l'hon. juge Tessier, qui prend sa retraite.

— On annonce de Washington, que le Canada négociera bientôt directement avec les États-Unis, après en avoir obtenu l'assentiment de l'Angleterre, au sujet des armements sur les Grands Lacs, en même temps qu'à propos de canalisation du Saint-Laurent et des pêcheries.

— A Pont-Viau, près Montréal, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire du nouveau Séminaire canadien-français des Missions étrangères. Son Excellence le délégué apostolique au Canada, Mgr Di Maria, préside la cérémonie, et S. G. Mgr P.-E. Roy, coadjuteur de Québec et président du comité d'administration de ce séminaire, y prononce le sermon.

17.— Le Bureau confédéral de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada se rend au parlement provincial de Québec, pour présenter au Conseil des ministres les vœux adoptés par le Congrès de la C. T. C. C. tenu à Montréal, du 12 au 16 août dernier.

18.— Des médecins de l'Université de Strasbourg arrivent à Montréal. Ils viennent rendre visite à l'université catholique de cette ville.

19.— On annonce qu'en septembre 1923 il y aura à Québec un congrès eucharistique. A cette occasion sera inaugurée la nouvelle église des Pères du Saint-Sacrement, chemin de Sainte-Foy.

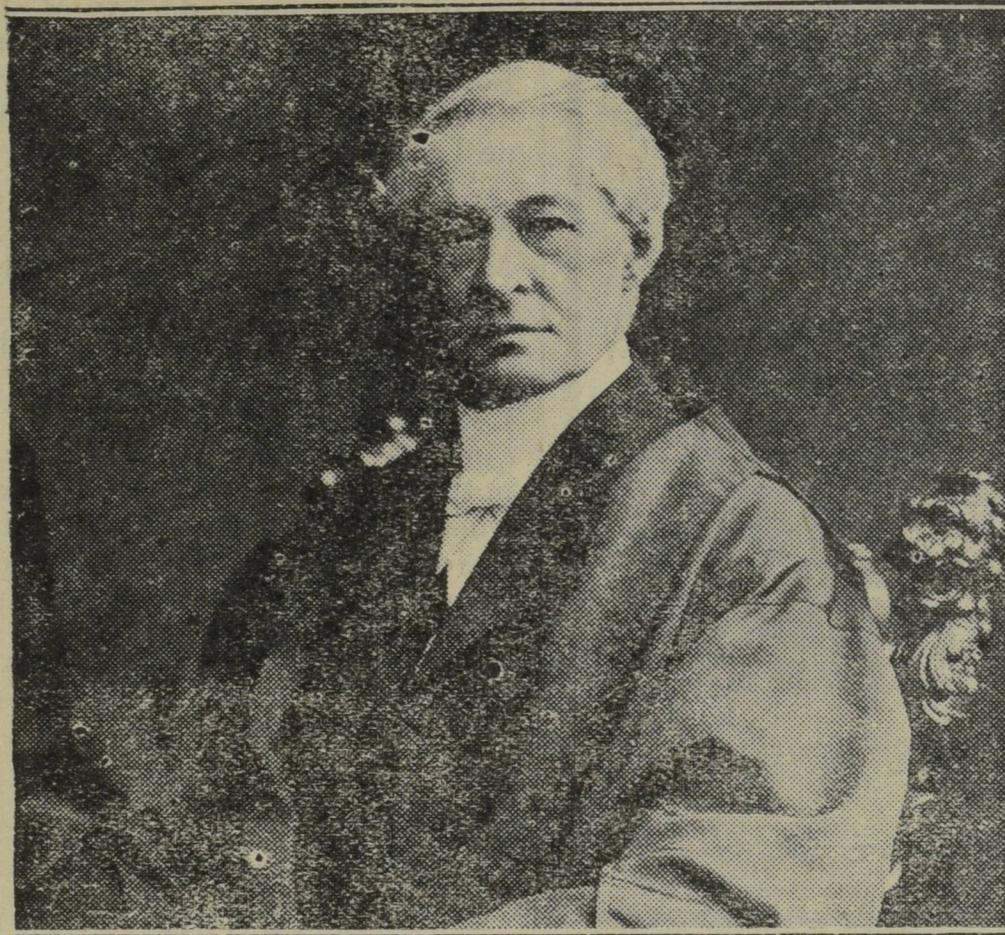
— Le conseil de ville de Québec vote, sujet à l'approbation de la Législature, un octroi de mille piastres pour secourir les colons sinistrés du Témiscamingue québécois, si profondément éprouvés par les feux de forêts du 4 octobre, à Nédélec et Témiscamingue.

— Au Palais de Justice de Montréal, décède subitement M. D.-A. Lafortune, avocat, C.R., substitut du Procureur Général et député fédéral de Jacques-Cartier. M. Lafortune était âgé de 74 ans.

21.— *L'Action Catholique* annonce que la Maison Casavant et Frère, de Saint-Hyacinthe, livrera dans quelques mois au Conservatoire de Paris un orgue de sa fabrication. Ce serait sûrement le premier orgue canadien qui traverserait l'Atlantique.

— Les Progressistes et Fermiers-Unis de la Saskatchewan, siégeant en congrès à Regina, expriment leur confiance en M. Crerar, comme chef de leur parti, mais se prononcent aussi nettement contre toute tentative pour établir entre Progressistes et ministériels, à Ottawa, des relations plus intimes que celles qui existent aujourd'hui.

23.— Une élection complémentaire a lieu aujourd'hui dans deux circonscriptions en Ontario, et le résultat est désastreux pour le gouvernement Drury. A Toronto, le candidat



L'HON. JUGE F.-X. LEMIEUX

conservateur l'emporte par plus de 3,000 voix de majorité, et dans le comté de Russell, M. Goulet, un libéral, triomphe par plus de 2,100 voix.

24.— Aujourd'hui, au Parlement de Québec, a lieu l'ouverture de la quatrième session de la 15^{ème} Législature.

— Il y a actuellement dans le port de Montréal 92 navires. C'est le plus gros chiffre du genre qui ait encore été enregistré.

— Un éboulis se produit dans la mine Boston, à East Broughton, et quatre mineurs sont ensevelis sous une énorme masse de terre et de pierre.

26.— A cause de l'engorgement du trafic d'automne, au port de Montréal, plusieurs chars chargés de blé de l'Ouest sont dirigés vers le port de Québec. C'est le premier grain que nous ayons reçu cette année pour être expédié outre-mer.

— Le R. Père P.-M. Dagnaud, eudiste, curé du Saint-Cœur de Marie, reçoit du gouvernement français la décoration d'Officier de l'Instruction Publique.

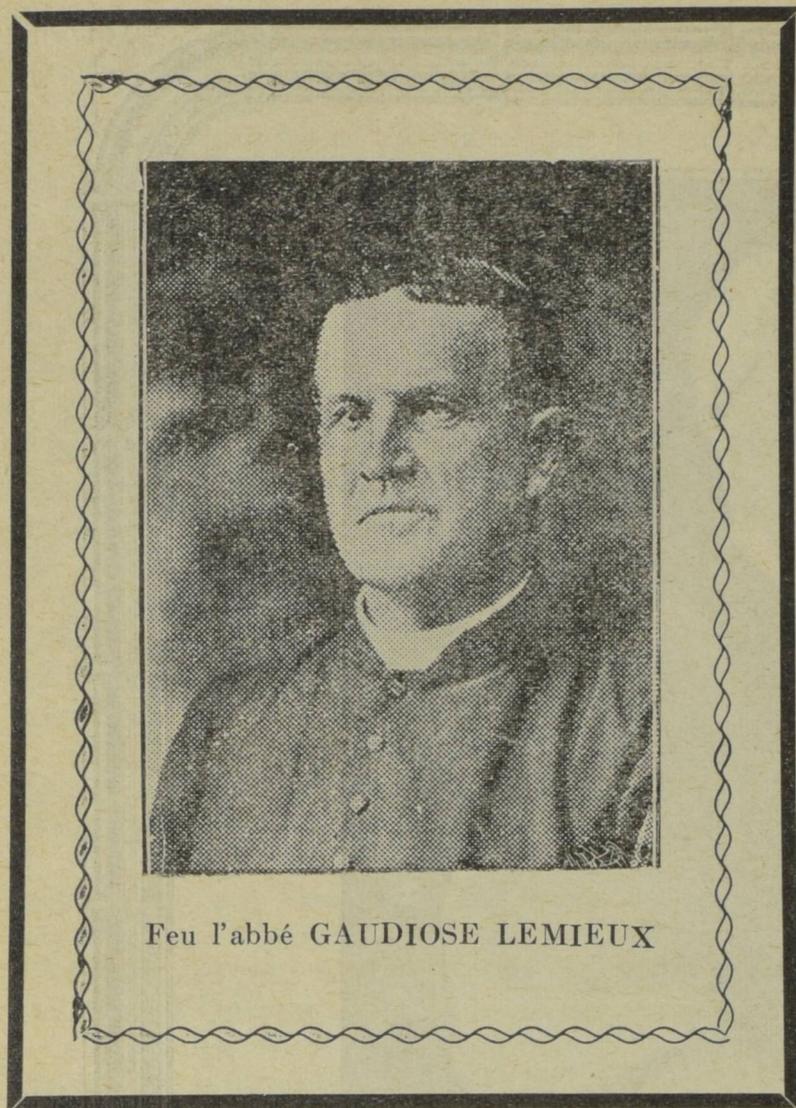
— Le Blue Nose, portant les couleurs canadiennes, défait le Henry Ford, battant pavillon américain, dans la troisième épreuve de la course internationale des bateaux de pêche, et, de ce fait, gagne la coupe, emblème du championnat.

27.— Sur le marché monétaire de New-York, on affirme que la situation économique du Canada est présentement très solide, et que des consignations considérables d'or ont été expédiées de New-York à Montréal, depuis le 16 octobre.

— Le concours provincial de labour tenu à Saint-Eustache se termine aujourd'hui. La coupe offerte par M. le ministre de l'Agriculture y est gagné par M. Armand Delorme, de St-Léonard de Port-Maurice.

28.— M. Onésiphore Turgeon, depuis de nombreuses années député fédéral du comté de Gloucester, au Nouveau-Brunswick, est nommé sénateur en remplacement de feu le sénateur Thompson. M. le sénateur Turgeon est né à Lévis et il est âgé de 74 ans.

— Le gouvernement fédéral fixe au 4 décembre prochain l'élection complémentaire



Feu l'abbé GAUDIOSE LEMIEUX

dans cinq comtés actuellement sans députés. La présentation aura lieu le 20 novembre. Ces cinq comtés sont : Lanark, Ont., Jacques-Cartier et Mégantic, P. Q., Gloucester, N. B. et Halifax, N. E.

— La magistrature et le Barreau de Québec font une démonstration de respect et de sympathie à Sir François Lemieux, juge en chef de la Cour supérieure de notre province, à l'occasion du cinquantième de son admission au Barreau, et du 25ième anniversaire de son élévation à la Magistrature.

29.— Par une manifestation littéraire et musicale tenue à l'Hôtel-de-Ville de Québec, s'ouvre officiellement en notre ville la "Semaine du livre canadien".

30.— L'honorable M. David, secrétaire provincial à Québec, prononce un discours énergique, à la conférence interprovinciale de l'éducation, siégeant à Toronto. Il revendique hautement la pleine autonomie des provinces en matière d'éducation, contre les empiètements de cette conférence qui cherche à favoriser la création d'un Bureau central d'éducation.

— Sur proposition de l'hon. M. Taschereau, premier ministre, et de l'honorable M. Caron, ministre de l'Agriculture, la Chambre des députés décide à l'unanimité de faire comparaître à sa barre, jeudi après midi, le 2 novembre, M. J.-H. Roberts, directeur du journal *The Axe*, de Montréal, qui se serait rendu coupable de

mêler une couple des membres de cette Chambre à une évocation nouvelle du prétendu scandale Blanche Garneau.

31.— Dans son presbytère, après une maladie de plusieurs mois, décède M. l'abbé Gaudiose Lemieux, curé de Saint-Romuald. Feu l'abbé Lemieux était âgé de 52 ans, et il était le frère de Mgr Célestin Lemieux, supérieur du Collège de Lévis.

— Le feu détruit les usines de la Cie E.-G. Nesbitt Enrg., de Limoilou, propriété de M. Louis Hamel, et cause des dégâts pour près de \$100,000.00.

— Au cours d'une assemblée assez mouvementée que préside l'hon. ministre de l'Agriculture à Québec, M. J.-E. Caron, quelques centaines de coopérateurs de notre province, à l'hôtel de ville de Québec, ratifient par une énorme majorité le projet de fusion de trois de nos principales coopératives provinciales. La nouvelle organisation, qu'une loi spéciale va reconnaître, s'appellera "la Société coopérative fédérée de la province de Québec".

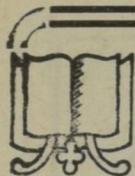
LA PREMIERE MESSE A MONTRÉAL

Monsieur de Maisonneuve, accompagné du gouverneur, M. de Montmagny, du P. Vimont, supérieur des Jésuites, de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, débarquait sur l'île de Montréal, à la pointe Caillière, le 17 mai 1642. En mettant pied à terre, ils se jetèrent à genoux pour offrir à Dieu leurs hommages, après quoi on dressa des tentes pour passer la nuit.

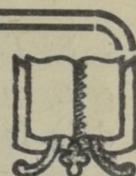
Le lendemain, sur un autel préparé et orné de feuillage par les soins de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, le P. Vimont, après avoir entonné le *Veni Creator*, célébra la sainte messe au milieu des chants de joie de ces fervents chrétiens... Après la messe il adressa aux colons ces remarquables paroles qui résonnaient comme une prophétie : "Ce que vous voyez ici n'est qu'un grain de sénévé, mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de foi et de religion, qu'il faut sans doute que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre..."

A la chute du jour, on s'empara de quelques mouches phosphorescentes, vulgairement appelées mouches à feu ; on les enferma sous un verre qu'on suspendit au-dessus de l'autel en guise de lampe. Ce fut la première veilleuse de Jésus-Hostie dans la ville de Marie.

[*Histoire de l'Eglise du Canada.*]



Gauserie scientifique



La machine humaine

LES REINS

IL est très difficile de classer par ordre d'importance les organes du corps humain, tant leur utilité à tous est réelle, encore que plus ou moins apparente. Mais on peut dire que les reins viennent à la suite du foie, sinon ses égaux parmi les organes abdominaux.

Tout le monde connaît la forme du rein. Il ressemble exactement à une fève géante, chez l'adulte naturellement, car chez le tout petit enfant et chez le tout jeune animal, au lieu d'être lisse, il est bosselé, comme peuvent facilement le constater tous les amateurs de rognons de veau. Chez l'adulte donc, le rein est lisse, et sa couleur est rouge brun. Il a, comme nous l'avons dit plus haut, la forme d'une fève, et son hile, qui correspond à la tache que l'on voit au milieu de la partie concave de la fève, donne accès aux vaisseaux, artères et veines, en même temps qu'il donne naissance à ce réservoir qu'on nomme le bassinet.

Les artères qui aboutissent au rein, et les veines qui en sortent, sont très volumineuses, eu égard au volume de l'organe. Les premières procèdent directement de l'aorte descendante, la plus grosse artère du corps humain, et les secondes se jettent dans la veine cave inférieure, la plus grosse veine. Leur volume montre l'importance de l'organe qu'elles irriguent. Le rein est, en effet, un filtre. Il est chargé de jeter hors de l'organisme, par l'urine qu'il fabrique, des éléments qui ne pourraient y séjourner sans devenir la cause de graves désordres ; voilà pourquoi il y passe beaucoup de sang.

Les reins sont maintenus en place, de chaque côté de l'épine dorsale, et en arrière des autres organes de l'abdomen, par une enveloppe fibreuse très solide, revêtue à son intérieur d'une couche de graisse plus ou moins épaisse, qui contribue à donner encore plus de stabilité à l'organe. Cette enveloppe, toute rigide qu'elle soit, ne laisse pas

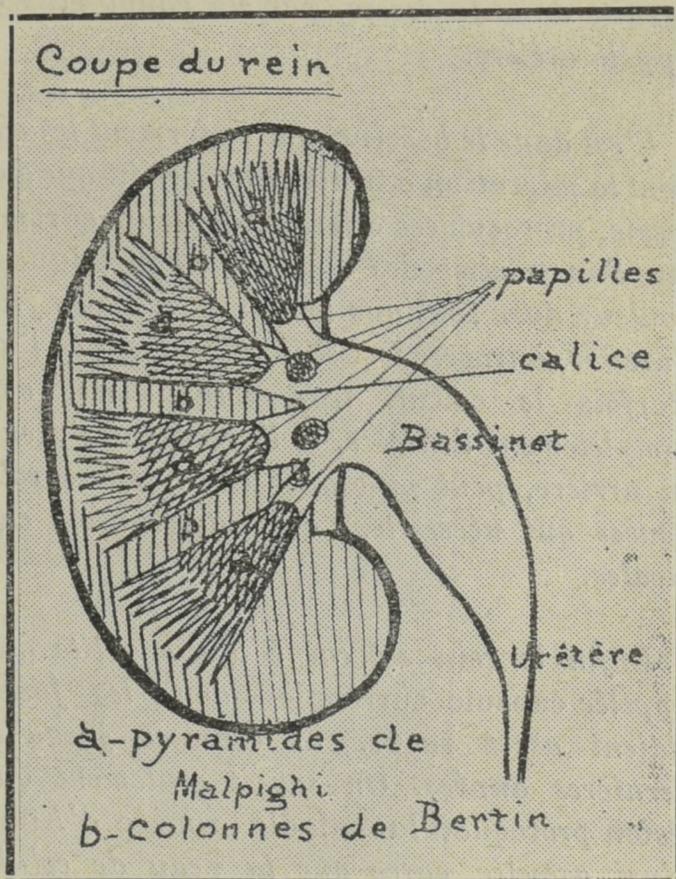
que de céder parfois. Cela arrive, ou plutôt cela arrivait plus fréquemment chez les femmes, à l'époque où la mode était aux tailles de guêpes, et où les corsets, au lieu d'être serrés comme aujourd'hui sur les hanches, l'étaient à la base de la poitrine, et comprimaient tous les organes abdominaux.

Le rein comptait parmi les maltraités ; et sa vengeance était de sortir de sa loge pour devenir errant dans l'abdomen, au grand dommage de son propriétaire, car le propre du rein flottant est d'être un voisin malcommode, qui s'insinue trop souvent là où il n'a rien à faire, et qui finit d'ailleurs par souffrir lui-même de son vagabondage.

Le rein est formé d'une capsule, qui est comme sa pelure, et d'un parenchyme, qui est sa substance.

De la première il n'y a guère à dire, sinon qu'elle est lisse. Pour le second, le parenchyme, c'est autre chose. C'est chez lui que se passent les phénomènes spéciaux qui caractérisent la fonction du rein. C'est donc chez lui que réside le filtre.

En quoi consiste-t-il ? Une section du rein va nous permettre de répondre à cette question.



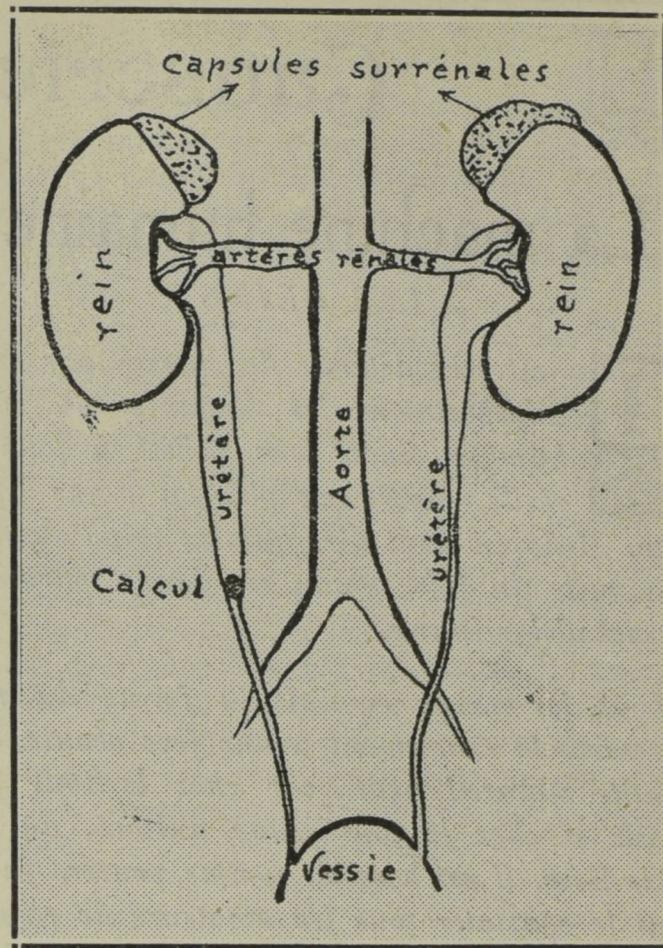
Si l'on coupe le rein en longueur, ce que tout ceux qui s'occupent tant soit peu de cuisine ont déjà fait, on constate que sa substance n'a pas partout la même coloration ; une partie est d'un rouge plus foncé que le reste. Cette partie est constituée par des triangles dont le sommet aboutit au hile et dont la base s'étend vers la périphérie du rein. Ce sont les pyramides de Malpighi, qui se trouvent au nombre de huit ou douze dans chaque rein. Elles sont les organes par excellence de la filtration du sang. Elles sont principalement constituées par une multitude de tubes qui se replient plusieurs fois sur eux-mêmes, ce qui augmente leur longueur, et finissent par se réunir les uns aux autres pour former au sommet de chaque papille quinze ou vingt orifices par où s'écoule l'urine.

Ces pyramides de Malpighi se prolongent vers la périphérie du rein par des pyramides plus minces ressemblant à des doigts écartés, les pyramides de Ferrein. Enfin, elles sont séparées par des bandes de substance plus rouge que l'on nomme les colonnes de Bertin.

Les papilles des pyramides de Malpighi, ainsi que nous l'avons vu plus haut, font saillie dans les calices, tubes membraneux, fixés à la base de chacune des papilles, et qui déversent dans le bassinet l'urine que vient de sécréter le rein. Le bassinet est le premier réservoir où séjourne l'urine. C'est de là qu'elle s'écoule ensuite dans la vessie, par un canal plus étroit appelé urètre.

C'est dans le bassinet que se forment les calculs dont la migration à travers l'urètre jusque dans la vessie, provoque ces crises de douleurs effroyables, que l'on nomme des coliques néphrétiques. La douleur dure tant que le calcul n'a pas franchi l'urètre, à travers lequel il est poussé par l'urine. Parfois le calcul, trop volumineux, obstrue complètement l'urètre, et l'urine qui s'accumule en arrière, peut provoquer des tumeurs volumineuses qui nécessitent des interventions chirurgicales.

Enfin le rein est coiffé d'une petite glande, appelée capsule surrénale, dont les fonctions étaient assez vaguement connues jusqu'à ces dernières années. On savait seulement que sa lésion provoquait la maladie bronzée d'Addison, ainsi appelée parce que la peau de celui qui



en était atteint prenait une teinte brune caractéristique.

Il y a quelques années un médecin japonais au service d'une maison américaine, a réussi à en extraire un principe très actif auquel il a donné le nom d'adrénaline. Cette substance a déjà rendu d'immenses services. Sa puissance hémostatique est si grande qu'elle peut blanchir presque instantanément les muqueuses les plus congestionnées, celle de l'œil par exemple. Aussi les élégantes l'emploient déjà pour donner au blanc de leur œil une belle teinte laiteuse lorsqu'elles se mettent sous les armes.

L'adrénaline a aussi une action très puissante sur le cœur.

LE VIEUX DOCTEUR.

Marie fut le premier prêtre et la première communiant. La crèche de Bethléem, où Marie déposa l'Enfant-Jésus, fut le premier de nos tabernacles ; les langes dont elle l'enveloppa, nos premiers linges sacrés. Comment m'approcherai-je de l'Eucharistie sans songer à celle qui m'a tout donné et tout appris pour l'Eucharistie. — Mgr DE LA BOULLERIE.

La voix téléphonique

La parole humaine est constituée par une succession de sons musicaux, que sont les voyelles, entre lesquels s'intercalent des sons moins nettement musicaux, des bruits assez brefs, que sont les consonnes.

Ces divers sons se placent plus ou moins haut dans la gamme musicale ; leurs fréquences sont généralement comprises dans l'intervalle qui va de 100 périodes par seconde jusqu'à 1,000 périodes par seconde. Toutefois, certaines consonnes comportent des fréquences beaucoup plus élevées, allant jusqu'au delà de 5,000 périodes par seconde, et, quelque faibles que soient ces sons dans la voix normale, si on les supprime, la parole n'est plus compréhensible.

Or, par l'effet de la transmission le long des lignes téléphoniques, les ondes électriques correspondant aux notes élevées se trouvent atténuées et affaiblies, ou bien les ondes de longueurs diverses correspondant à une même consonne s'échelonnent sur la ligne et parviennent avec des retards différents à l'oreille de l'interlocuteur ; la consonne est déformée, la voix n'est plus intelligible. Il est bien connu que, en anglais, les sons *f*, *v*, *th*, sont revêches et se prêtent mal à la transmission téléphonique ; ce sont eux qui occasionnent la moitié des erreurs ; or, les caractéristiques de ces sons sont portées, principalement par les très hautes fréquences, de plusieurs milliers de périodes par seconde.

Les amplificateurs téléphoniques accentuent encore énormément les déformations de la parole. C'est pourquoi, il est beaucoup plus facile de faire entendre à un grand auditoire, dans un concert de téléphone sans fil, la musique que la parole.

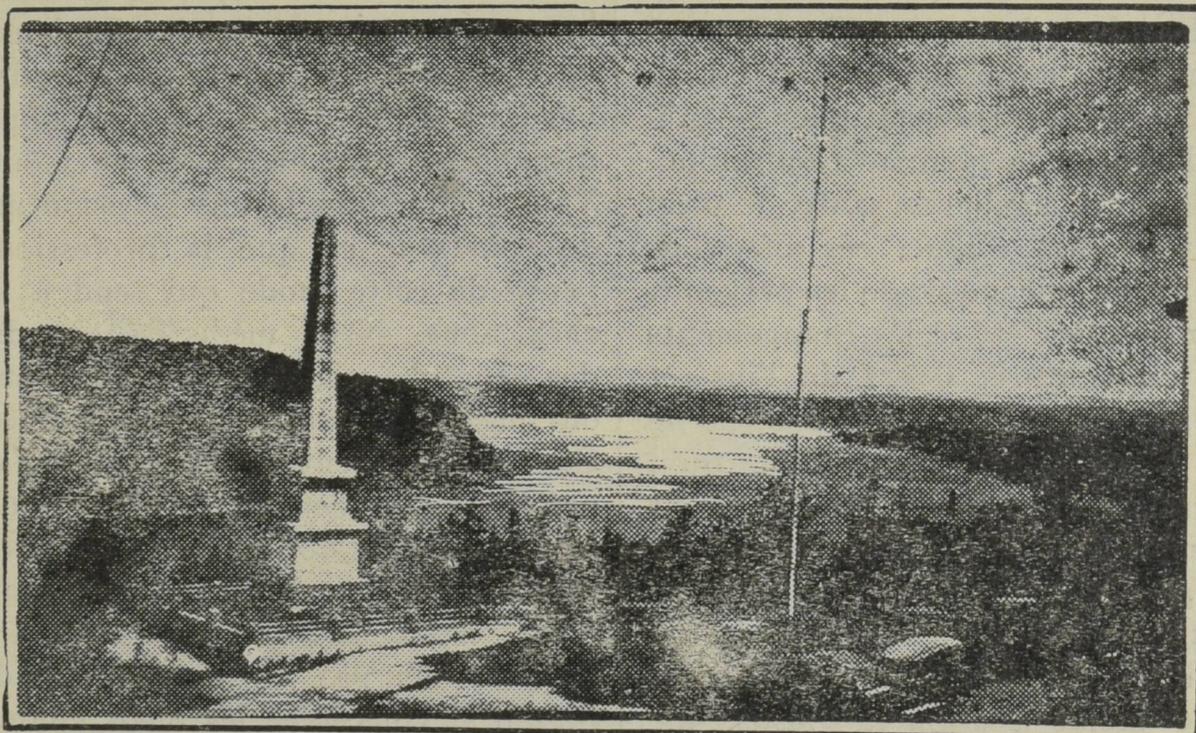
Le problème de la transmission et de l'amplification de la voix humaine sans déformation sensible n'est cependant pas impossible à résoudre.

M. A. Fletcher, qui vient de se livrer, au laboratoire de recherches de la Compagnie américaine des télégraphes et téléphones, à d'intéressantes études sur la parole et l'audition, a construit, pour ses expériences, des systèmes téléphoniques très soignés, qui amplifiaient ou inversement atténuaient dans une large mesure l'intensité de la voix humaine sans déformer la parole.

Par exemple, il centuplait l'intensité de la voix humaine sans nuire à la netteté.

Inversement, il réduisait la parole à n'être plus qu'un léger souffle un million de fois plus faible que la voix humaine, et on comprenait encore ; les consonnes étaient rendues suffisamment bien.

L'oreille humaine est, d'ailleurs, merveilleusement délicate et sensible. En effet, quand Fletcher réduisait davantage encore l'intensité du son, l'auditeur ne comprenait plus, mais il entendit encore le bruit, jusqu'à ce que l'intensité de la parole fût réduite à être dix mille milliards de fois plus faible que dans l'élocution normale !



LE MONUMENT PRICE, SUR LE ROCHER DE CHICOUTIMI

Science Ménagère

Causerie médicale

LA PRÉVENTION DES RHUMES DE CERVEAU, RHUMES DE GORGE, BROCHITES. INFLAMMATION DE POU MON, PNEUMONIE, PLEURÉSIE ET TUBERCULOSE.

✱✱✱ **C**ETTE époque-ci de l'année est particulièrement favorable à l'éclosion des maladies du système respiratoire. ✱✱✱ L'automne est la saison par excellence des changements brusques de température avec ses refroidissements et son humidité, causes prédisposantes de presque toutes les affections dont nous sommes atteints, Mais il est généralement rare de voir une maladie souvent mortelle, débiter brusquement, sans qu'auparavant, il n'y ait eu un malaise léger, un dérangement "qui passera", qui affaiblit l'organisme et le rend apté à recevoir des germes très virulents contre lesquels l'économie ne peut résister.

Cette notion s'applique plus particulièrement aux maladies pulmonaires. Un simple rhume de cerveau ou de gorge, est fréquemment la porte d'entrée d'un mal qui terrassera les individus même les plus vigoureux. Chaque nouvelle irritation de la gorge ou du nez, est un degré plus grand d'affaiblissement pour ce qu'il est convenu d'appeler le système respiratoire. il y va donc de notre meilleure santé, je dirai non seulement de bien soigner ces affections banales, mais ce qui mieux est, de les prévenir. Avec la disparition de l'été et les changements brusques de température, il est de l'intérêt de tout le monde d'être très prudent et de ne pas s'exposer à contracter une maladie qu'il nous est généralement si facile d'éviter. Pour *prévenir* les maladies, il suffit généralement d'user de son gros bon sens.

Vous sortez aujourd'hui en robe parce qu'il fait chaud. S'il fait froid le lendemain, n'allez pas revêtir le même costume. "Mais, me

direz-vous, il va faire chaud dès dix heures et à midi nous crèverons de chaleur". D'accord mais je répondrai vous n'attraperez jamais un rhume d'avoir eu trop chaud, si toutefois, vous ne faites pas l'imprudence d'aller vous exposer dans un courant d'air sous prétexte qu'il y fait bon ; mais vous pouvez contracter la maladie en vous exposant uniquement au froid, sans qu'immédiatement auparavant vous ayez eu très chaud, Il sera donc bon, pour se tenir au courant des variantes de températures, de placer à l'extérieur de sa fenêtre, un thermomètre que l'on consultera tous les matins avant de faire sa toilette.

Avec l'automne, outre le froid, il nous arrive la pluie. Ah! la vilaine, elle est cause de bien des désordres, même généraux, dont souffrent grand nombre de nos femmes et jeunes filles. Mais c'est plus particulièrement au système pulmonaire qu'elle s'attaque et je la mets en cause indirecte pour nombre de pneumonie, d'inflammation de poumon, de pleurésie, Pourquoi? Parce que de nos jours il y a une mode absurde qui interdit le port de caoutchouc. C'est une mode de certains pays où la pluie est extrêmement rare et on l'a importée chez nous. Il faut la rejeter. Vous n'avez probablement jamais eu l'occasion de visiter, un jour de pluie, un vestiaire de médecins dans un hôpital, et un dispensaire quelconque de ce même hôpital. Vous y trouverez là une occasion merveilleuse de constater ce que la profession médicale pense de cette mode qui tend à s'implanter chez nous. Neuf médecins sur dix portent des caoutchoucs; et neuf patient sur dix n'en ont pas. Evidemment il y a là une anomalie. Ceux qui souffrent, qui viennent se faire traiter, préfèrent parader en bas de soie et petits souliers, tandis que ceux qui traitent prennent un soin extrême de ne pas se " mouiller " les pieds. Mais question de santé à part : ne donnez-vous pas un meilleur rendement de travail si vous avez les pieds chauds et secs,

plutôt que froids et humides ? Car enfin, si vous vous rendez à l'ouvrage le matin et que vos chaussures boivent l'eau de la pluie, il arrive que le bas s'humidifie et vos pieds se glacent. Au contraire, le caoutchouc, qui s'enlève facilement une fois rentré à la maison ou au bureau, conserve l'imperméabilité et la chaleur du bas et du pied. Si toutefois, il vous arrive de " vous faire prendre par la pluie " à votre retour de l'ouvrage, comme cela peut arriver très fréquemment, n'hésitez pas à changer de chaussures et de bas, bien que ces derniers ne soient peut-être pas encore mouillés. Avec ces précautions, vous vous immuniserez contre les rhumes qui conduisent souvent à des maladies très sérieuses.

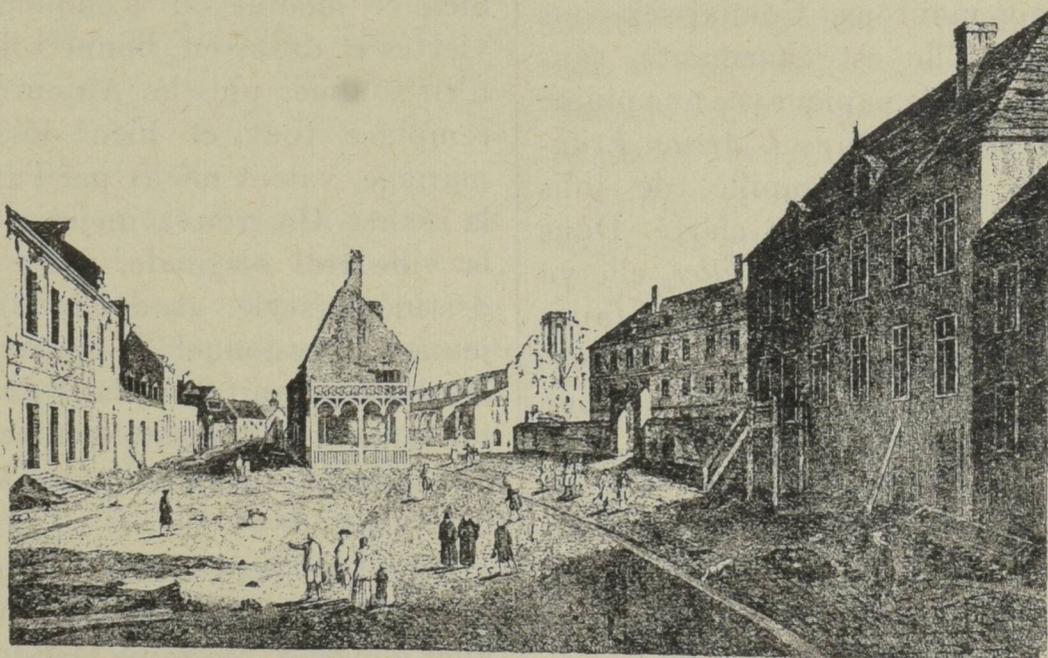
Avec l'approche du froid, les fenêtres des maisons se ferment une à une et restent closes. L'air intérieur se vicie rapidement et l'atmosphère inspirée est remplie de poussières et de microbes nocifs qui irritent fortement les muqueuses du nez, de la gorge ou des bronches, s'ils ne déterminent d'emblée une maladie plus grave. Il faut donc voir à renouveler l'atmosphère d'une chambre et le moyen le meilleur c'est d'y laisser pénétrer continuellement l'air extérieur. Les châssis anglais sont les plus favorables à ce genre de ventilation. Il suffit de laisser ceux-ci entr'ouverts d'un doigt en haut et d'un en bas. L'air froid plus lourd pénètre par le bas, circule dans la chambre, se réchauffe, monte vers le plafond et suivant le courant de l'atmosphère sort par le haut de la croisée. Les châssis français s'ils s'adaptent moins bien à ce mode d'aération, permettent cependant un changement continuel

d'air; il suffit de rapprocher le côté droit et le côté gauche de la croisée, jusqu'à ce qu'il se rencontrent sur la ligne médiane. Un simple crochet, une ficelle et deux clous tiennent le châssis incomplètement fermé et l'air, comme tout à l'heure pour le châssis anglais, rentre par l'ouverture triangulaire du bas et sort par l'ouverture du haut.

Ces notions de ventilation conservent leurs plus grande valeur en hiver alors qu'il fait froid et que l'on oublie d'ouvrir les croisées. Les radiateurs généralement placés près des fenêtres servent à réchauffer l'atmosphère dès son entrée. Cependant s'il fait un froid intense, il est préférable, si l'on reste dans la chambre, de fermer très bien la croisée et de renouveler brusquement l'atmosphère en ouvrant la fenêtre toutes les heures environ et en évacuant l'appartement pour cinq ou dix minutes d'aération rapide.

L'habitude de coucher la fenêtre ouverte hiver comme été est excellente. A cette saison-ci, il faut se couvrir davantage dans son lit, pour que la chaleur du corps soit conservée toute la nuit. L'air pur respiré jour et nuit est la meilleure garantie contre les affections des voies respiratoires.

En résumé, *mieux vaut prévenir que guérir.* Contre les maladies de la gorge et des bronches, évitez de prendre froid et de rester les pieds humides et glacés. L'air vicié est nocif et l'atmosphère doit se renouveler continuellement dans un appartement. En dormant la fenêtre ouverte, vous vous immunisez contre les maladies pulmonaires. Dr LÉON GÉRIN-LAJOIE.
La Bonne Parole.



LE VIEUX QUÉBEC.— Vue de la Trésorerie et du Collège des Jésuites

CAUSERIE LITTÉRAIRE

J'ai envie de me marier

JE suis célibataire et sans rentes. Fait étonnant, car on dit bien et avec vérité, célibataire et rentier. C'est que je suis journaliste catholique combattant isolé, ouvrier d'un métier peu rétribué en ce monde-ci. Songez que le directeur d'un grand organe catholique ne s'achète un "Ford" que sur le tard, quand il a la moustache grise et des rhumatismes. Réalité triste, alors surtout que tout le monde a un "Ford" et que bon nombre se paie un "Packard". Et s'il en va de cette façon pour le directeur, je vous laisse à imaginer comment s'arrange le petit rédacteur, dernier venu au journal.

Je suis donc célibataire et sans rentes. Mais j'ai envie de me marier.

Je veux vous en faire confidence, vous dire comment ça m'arrive, et ne vous rien celer.

L'autre dimanche, il pleuvait. Pluie froide et glacée d'automne. Un vent fou chassait les feuilles mortes et les promeneurs. Je restai au coin du feu et je lus *Comment élever nos filles* de Madame Léon Daudet. Je parcourus plutôt ce volume. Les journalistes — les malheureux — ne peuvent que parcourir les in-12 et les feuilles volantes ; ils n'ont pas le temps de lire. Ce sont eux probablement qui usent davantage, mais dans un autre sens du mot fameux : "Glissez, mortels, n'appuyez pas..."

Revenons à nos moutons. Connaissez-vous Madame Daudet ? Elle est charmante, sans prétention, et cause sur le papier avec une plume qui a la bride sur le cou. Dans *L'Action Française* de Paris elle signe Pampille, de jolis billets pleins de bon sens et de clarté. Dans son petit livre *Comment élever nos filles*, elle va allègrement avec rondeur et bonhomie, familière et gracieuse, pas pincée pour un sou, toujours simple en ses propos comme une bonne canadienne distinguée de chez nous.

Nous apprenons d'abord, la psychologie de bébé. J'emploie un grand mot prétentieux, Madame Daudet est beaucoup moins compliquée. Ecoutez plutôt comment elle explique ce que veut le jeune mangeur de bouillie :

"Petit miaulement plaintif : " Je suis mouillé — ici c'est le bébé qui parle naturellement — "j'ai fait pipi, ça me brûle."

Petite grimace, suivie de miaulements intermittents : "Occupez-vous de moi, je suis "mal, j'ai froid, ou j'ai chaud... je ne sais pas".

Agitation en tous sens de la petite tête, avec miaulements féroces : "J'ai faim, j'ai soif, à "boire, mais dépêchez-vous donc".

Et cela continue amusant et intéressant.

Il y a la manière de faire prier le petit enfant qui nous est décrite avec d'heureux détails, et la façon dont par la candeur, la gaîté, les rires et les pleurs d'un enfant toute la maison est remplie d'une atmosphère d'innocence.

Un chapitre est intitulé : "*Racontons des histoires*". Aimiez-vous les histoires tout petit ? Tous les enfants, il me semble, aiment les histoires. Et se servir des histoires, est une excellente façon de faire pénétrer chez les enfants, en éveillant leur imagination, les principes de moral, les éléments de l'Histoire Sainte, etc... Fénélon et Bossuet usèrent des fables pour éduquer les Fils de France.

Puis nous passons à l'armoire à linge et à la couture. "Dès l'âge de quatre ans, dit Madame Daudet, une fillette peut suivre sa maman comme un petit rat, dans toute la maison, elle peut commencer à s'initier à toutes les petites et multiples tâches de son rôle futur de maîtresse de maison. Elle peut avoir l'illusion d'aider. Les tout petits, dans leur candeur, sont si heureux de se croire utiles !"

Savez-vous qu'il y a toute une poésie de l'armoire à linge ? Nos ancêtres connaissaient bien ce meuble où s'empilaient nappes, serviettes et draps en bonne toile du pays. Nous n'en sommes plus là. Aujourd'hui la camelote remplace tout, et bien des choses, dans le mariage, valent mieux par l'apparence que par la réalité. On trouva, un jour, une jeune fille de la ville très originale, parce que unissant sa destinée (style académique) à celle d'un jeune professionnel de descendance terrienne, elle lui suggérait de se faire donner par certaine tante de la campagne, comme cadeau de noce, une pièce de toile du pays. Ce n'était pas si bête, cependant.

Quant à la couture, ça devient de plus en plus une science préhistorique pour les jeunes filles à marier. Madame Daudet "estime que la

couture est une des parties les plus essentielles ” de son métier de femme. “Rien, dit-elle, n’est antipathique et ridicule comme une femme incomplète — fut-elle une femme savante — qui ne sait pas coudre un bouton de culotte, ou faire un point à une robe déchirée.”

Si vous lisez le volume de Madame Daudet vous y trouverez d’utiles recettes pour l’éducation du jeune enfant ; la manière de lui inculquer la charité envers le prochain et la politesse ; un programme d’étude ; des idées très orthodoxes sur les sports féminins ; la manière de posséder une cuisine substantielle sans trop amincir une bourse maigre ; la conduite des domestiques, etc.

Ce dernier point mérite un moment de réflexion. A Paris comme à Québec et même un peu partout, il n’est pas aisé de découvrir un bon domestique ou une servante de moyenne intelligence, et la bonne à tout faire ne sera bientôt plus qu’un souvenir ou même qu’un fossile. Les gens bénis des cieux qui réussissent à trouver des serviteurs liront chez Pampille, 1° le moyen de garder ces serviteurs, 2° le moyen de les perfectionner.

Dans les thés, les petites madames, entre une gorgée du précieux liquide et la pincée de gâteau “ ad libidem”, épluchent généralement les défauts de leurs servantes, à moins qu’elles soient plus mauvaises encore et ne daubent sur leurs amies absentes.

Et on s’édifie là, paraît-il, sur l’idée assez païenne avec laquelle on regarde, maintenant, les domestiques. Ils ont tous les défauts, sans exception, et aucune qualité. Il est assez triste d’entendre répéter ces conversations froides. Aussi bien le bon sens de Madame Daudet et son esprit chrétien, sans être extraordinaire, paraissent quelque peu original, tant cette façon de penser n’a plus cours.

Au chapitre de la lecture et de la poésie, un conseil de Pampille est assez malheureux ; celui où elle dit : “ je ne craindrais pas de laisser entrevoir à ma fille, vers sa vingtième année, les grands drames de l’existence, tels que Balzac les a peints dans ses romans ” — “ Balzac, écrit l’abbé Bethléem, a de grands mérites, mais ce n’est pas dans un auteur condamné par l’Église qu’une jeune chrétienne doit apprendre la vie”. Par ailleurs, c’est l’unique réserve que l’on puisse faire au gentil

petit livre de Madame Daudet. L’auteur, en effet, ne cèle en rien, à chacune de ses pages, sa religion de chrétienne et les ressources si grandes de la foi catholique pour l’éducation de l’enfance. Et puis, au fond, rien n’empêche qu’une jeune fille lise des pages choisies de Balzac, puisqu’on tient à ce dernier, — qui fut, à la vérité, un romancier géant et un écrivain de génie. L’enfant élevé à la manière de Madame Daudet ne fera que profiter de cette lecture, j’en suis convaincu.

Pampille attache, du reste, et non sans raison, — les livres sont nos meilleurs amis — une grande importance au goût de la lecture chez la jeune fille. “ Celle qui aime la poésie et la lecture, dit-elle, fera rarement un stupide mariage. Elle ne mettra pas la question d’argent au-dessus de tout, elle saura qu’il y a des joies plus durables que celles d’avoir tout le temps une robe neuve, elle cherchera à se marier de préférence, dans un milieu cultivé, et si, malgré tout, les hasards de la vie ne lui sont pas favorables, si elle doit évoluer dans un milieu borné, médiocre, ou platement bourgeois, elle résistera mieux qu’une autre à l’ambiance ; elle sera plus indulgente, plus douce, plus compréhensive ; elle aura, au moins, le refuge de la lecture, pour échapper à l’ennui de son milieu, et le refuge de la poésie pour colorer les cendres de son rêve.”

Je crois aux paroles de Pampille car il ne s’agit pas ici de la liseuse de romans. Du reste, la vie d’une infirme, Marie Lenéru qui mena une existence pénible — elle était un temps, à la fois sourde et aveugle — et fut quand même un écrivain distingué, après s’être donné une culture intellectuelle intensive comme dérivatif à ses nombreuses afflictions, nous procure la preuve par 9 de la thèse de Madame Daudet.

Enfin, je vous recommande de *Comment élever nos filles*, le dernier chapitre : la journée d’une maîtresse de maison. Puisque j’ai promis de ne vous rien cacher, je confesserai que c’est là que j’ai été *attrapé* par le désir de me procurer pour la vie une maîtresse de maison du genre décrit par Pampille.

Je n’analyse rien. Allez vous-même admirer ce portrait familial de la mère chrétienne, de l’épouse dévouée, de la ménagère modèle. Et si vous trouvez le tableau de l’auteur réalisé

dans une jeune personne qui désire se marier, faites-le moi dire... Je vous adresserai un de mes amis ! Car moi-même, voyez-vous, je n'attends plus que les rentes...

Ferdinand BÉLANGER.

Nul s'il n'en a fait l'expérience, ne sait ce que valent trois jours passés dans la méditation, arrachés au bruit, à l'agitation, au souci des affaires, donnés à la réflexion et à l'examen loyal de soi-même, J'ose affirmer qu'il n'y a pas pour la vie privée, de plus forte et plus salutaire préparation.— Comte DE MUN.

LES ÉPINGLES

Les épingles, si communes aujourd'hui et dont on fait un si grand usage, n'étaient pas connues dans les temps primitifs. Chez nous il est certain que ce n'est guère qu'au XVe siècle qu'elles furent mises en usage.

Pourtant l'on prétend que déjà en 1360 on les connaissait ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1426 Mme d'Étampes faisait insérer dans un titre qu'elle prenait une pension de cinq cents livres pour la dépense de ses épingles.

L'on croit que c'est à tort que l'on fait remonter l'introduction des épingles en Angleterre à l'an 1543 et que l'on attribue cette introduction à Catherine Howard, femme de Henri VIII. Les épingles étaient déjà connues à cette époque dans la Grande-Bretagne.



UNE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE
Les six garçons de M. Vincent de Paul Béchard, de Sherbrooke.

Coin de l'Ouvrier

La journée de huit heures

ON LA VEUT ENCORE

La question de la journée de huit heures est loin d'être réglée. En Europe, notamment en France, en Belgique, et en Hollande, elle fait depuis son adoption le sujet de nombreuses discussions et de violentes polémiques. En Suisse elle est loin d'être vidée puisqu'on se promet de l'attaquer à la prochaine session du parlement.

En France particulièrement ses promoteurs et assez unanimement, le monde ouvrier, luttent avec acharnement pour la maintenir intacte.

En Allemagne, la journée de huit heures est loi, personne ne l'attaque publiquement, mais très souvent on s'entend entre patrons et travailleurs pour ne pas l'observer. On se contente de payer l'amende s'il arrive que l'on soit dénoncé aux autorités pour avoir enfreint la loi.

* * *

Chez nous, il semble que ses partisans aient perdu quelque peu de leur enthousiasme. Cependant, on la réclame encore comme journée maxima de travail. Huit heures de travail, dit-on, c'est suffisant pour tous les ouvriers. Il peut arriver et il arrive d'ailleurs, dans certains cas, que l'on doive décider une journée encore plus courte parce que le travail à exécuter est plus exténuant mais on ne devrait pas, affirme-t-on, dépasser huit heures. Et pour y mieux arriver on devrait décider, par une loi, que le maximum de la journée de travail sera de huit heures.

* * *

A notre avis, ce n'est pas le meilleur moyen à employer pour déterminer la limite d'heures que doit avoir la journée régulière de travail. Huit heures c'est exactement ce qu'il faut pour un grand nombre de travailleurs; pour d'autres, c'est trop et pour d'autres encore ce n'est pas suffisant.

Huit heures de travail ce n'est pas suffisant pour un certain nombre d'occupations parce

qu'il ne faut jamais perdre de vue que neuf ou dix heures de certains travaux n'usent pas plus la santé que huit heures d'autres travaux s'ils sont exécutés dans les conditions requises; parce que encore l'ouvrier doit vivre de son travail et que, en pratique, la journée aussi raccourcie ne lui permettrait pas de le faire.

* * *

Les syndicats catholiques en congrès aux Trois-Rivières, il y a trois ans, ont exprimé une opinion raisonnable, touchant cette journée de travail. Ils ont demandé que l'on détermine le nombre d'heures selon les besoins du métier, en n'oubliant jamais de tenir compte que l'ouvrier doit avoir suffisamment de loisir pour remplir ses devoirs religieux, civils et familiaux.

A notre avis encore, il ne serait pas sage de fixer huit heures comme maximum de la journée de travail pour tous les ouvriers; il serait préférable, il nous semble, de demander la création d'un organisme spécial qui serait chargé de déterminer cette limite, selon les industries, les régions, afin de répondre aux besoins de l'industrie, à ceux des ouvriers et à ceux de la communauté.

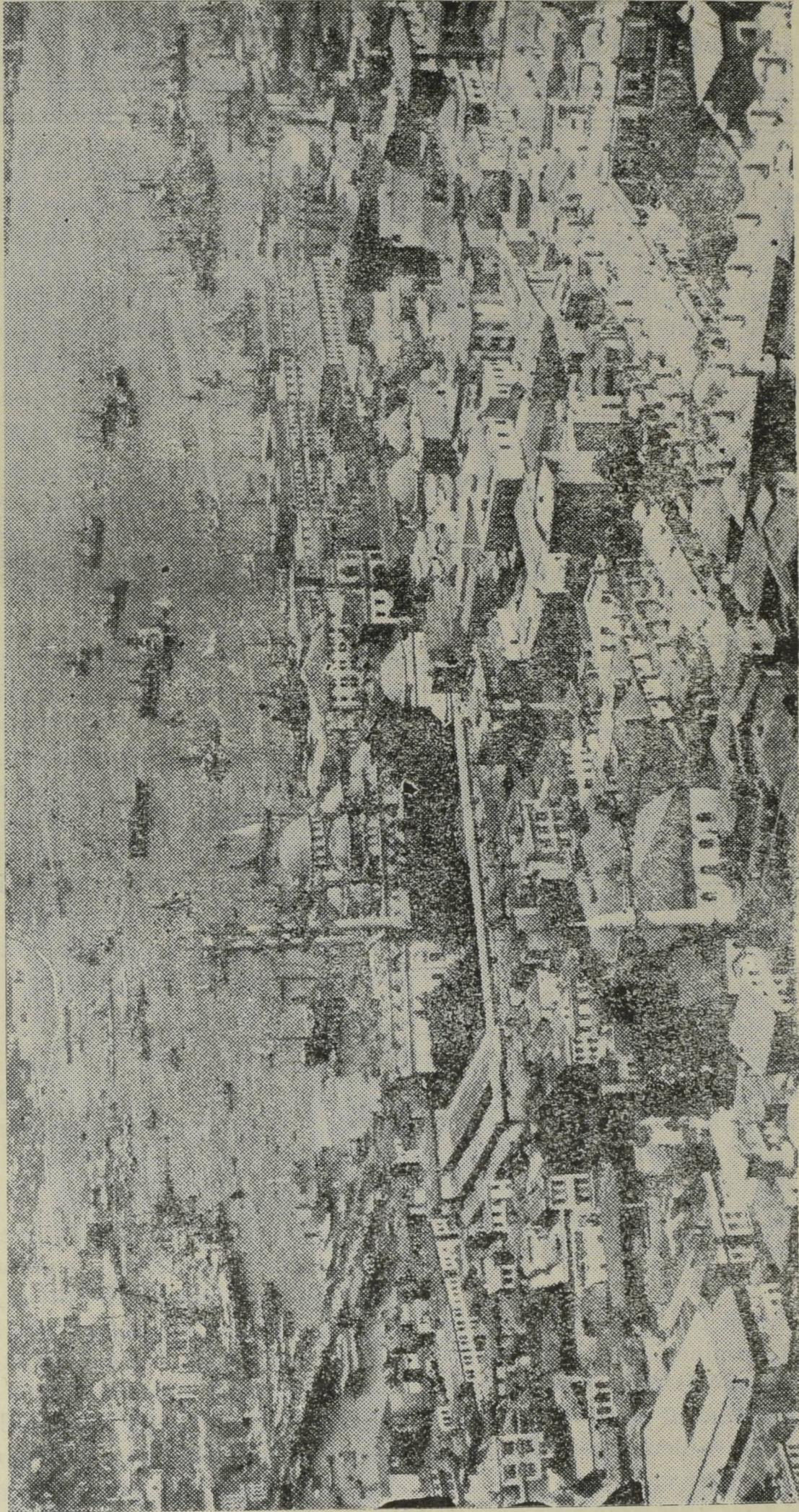
* * *

La création de cet organisme ne pourrait vraisemblablement se faire que sur une pression suffisamment forte des ouvriers intéressés.

* * *

Dans le cas qui nous occupe, c'est-à-dire, la limitation raisonnable par un organisme créé à cette fin de la journée de travail, il appartient aux travailleurs eux-mêmes de demander ce dont ils ont besoin. Ils ne peuvent guère le faire cependant avec efficacité sans le syndicat. Nous croyons donc que la route la plus courte pour arriver au but — même si en apparence elle est la plus longue — est de travailler à l'organisation syndicale du monde ouvrier.

Le Travailleur.



VUE DE LA VILLE DE CONSTANTINOPLE



AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mis sur une feuille spéciale et adhésées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

QUESTION HISTORIQUE

Ces paroles sont de Jean II dit le Bon.

RÉBUS GRAPHIQUE

Soulier et chaussure sont synonymes.

Mot à mot : — sous li e — et — chaud sur sont — six no — Nîmes.

CHARADE

Pô — lis — son — polisson.

ENIGME

Été.

RÉBUS No 32

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Mot à Mot : — Lo met 1 — A prend 1 — La doux — l'heure — ais — sons — mètre.

Ont envoyé des solutions partielles: Mme L.-G. Asselin, Hébertville Station, Lac St-Jean; Mme Mariette, P.-Altschul, Cornwall, N. Y.; Emile Pelletier, Collège de Ste-Anne de la Pocatière; Jules-W. Poirier, Collège de Ste-Anne de la Pocatière; Chs-Eug. Ouellet, Collège de Ste-Anne de la Pocatière; Jules Pelletier, Rivière du Loup (en bas); Mlles Alexandra Parent, Albertine Parent et Lucienne Boucher, Couvent du Bon Pasteur, Charlesbourg.

Ont trouvé toutes les solutions justes: Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H. et M. J.-P. Caron, Ferme expérimentale, Ottawa.

Un prix a été envoyé à Mme Rochefort et à M. Caron.

CONCOURS No 39

VERS A TERMINER

Voici que la rosée en —
 Brille partout sur les —
 Dans les bois où chantent les —
 Les feuilles ouvrent leurs —
 Les oisillons font des —
 Et disent bonjour au —
 En criant : Voilà le —
 Rions, chantons, mes —

LETTRES A AJOUTER

Ajouter une même consonne et une même voyelle à ces 14 mots, et en former 14 autres : Bec, Pulpe, Berne, Apre, Vie, Ceci, Nomade, Gantée, Ane, Damne, Veine, Sole, Bar, Bel.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

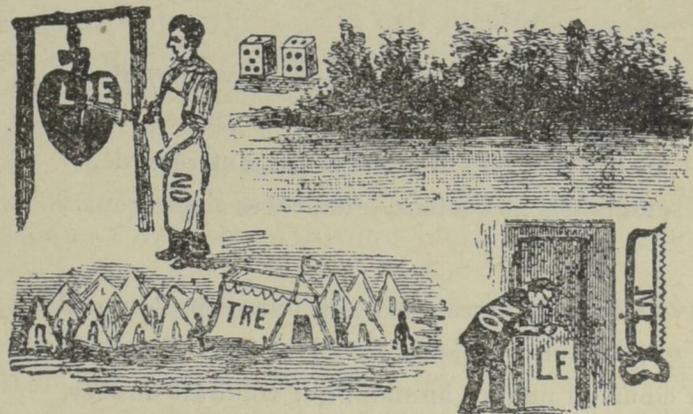
Corriger ces coquilles typographiques:

La certitude afaïsse les hommes jusqu'à s'en faire limer.

LOGOGRIPE

Si on me laisse entière, je cours, vive et rapide; décapitée, je deviens lourde et terrible.

RÉBUS NO 33



ENTRE CHASSEURS

— Superbe, votre chien ! C'est un Saint-Germain ?
 — De race pure.
 — Rapporte-t-il bien ?
 — Je vous crois ! . . . Je l'avais perdu il y a un mois, et il a rapporté 200 francs à celui qui me l'a ramené.

Les croix sont endormies

“ Mon cœur est en repos, et
mon âme en silence.”

(LAMARTINE, *Le Vallon.*)

Les beaux jours ne sont plus. Dans notre cimetière,
Les croix, tout doucement, sous des débris de fleurs,
S'endorment. Et l'on voit les signes rédempteurs
Se couvrir lentement de neige et de poussière.

Elles n'implorent plus, mais leurs bras suppliants
Restent toujours ouverts. Est-ce par habitude ?
Ou bien veulent elles, dans leur sollicitude,
Tout en rêvant aux morts, édifier les vivants ?

Car je sais qu'elles rêvent à ceux qu'elles recouvrent ;
Aux prières ferventes, aux longs regards d'amour,
Aux sombres désespoirs, devinés, certain jour
Au cœur de tous ceux qui, à genoux, se découvrent...

Et se ressouvenant du Dieu qui a pleuré,
Les croix compatissantes achèvent une prière,
En leurs lèvres de bois, de granit ou de pierre,
Pour celui qu'on aimait, et qu'Il a rappelé.

Je voudrais, tout pour moi, leur sommeil qui repose,
Leurs songes qui nous portent aux beaux jours d'autrefois,
Leur sommeil plein de rêves, où sans doute, on revoit
Tous les chers trépassés, dans une apothéose.

Mais les croix endormies, un jour s'éveilleront,
Pour saluer avril, et pour monter la garde
Sur les tertres en fleurs, que le passant regarde.
Et semblables aux miens, leurs rêves s'enfuiront.

Je vois bien d'autres croix, qui jamais ne sommeillent,
Et que les sombres jours semblent multiplier
Au cœur du pauvre humain, qui voudrait oublier,
Mais qui, lassé, s'endort, tandis que ses croix veillent...

En ce jour, j'ai prié pour tous ceux que j'aimais,
Et que la mort jalouse, un soir est venue prendre.
Et je les ai priés, au moins, de me défendre
Contre ces lourdes croix, qui ne dorment jamais !

JEAN DES BLÉS.

Jour des Morts, 1922.

Le coq

C'est moi le coq ! Coquerico !
Ma crête sur mon bec se dresse,
Rouge comme un coquelicot !
Je fais la guerre à la paresse ;
Je chante avant le jour : Debout ! Coquerico !

Ma queue, arondie en panache,
Est verte avec des reflets d'or.
Gare à mon bec, si l'on me fâche !
Et j'ai deux éperons encor,
J'ai deux bons éperons et la queue en panache !

Je réveille la basse-cour,
A mon cri de guerre accourue !
J'appelle, avant le point du jour,
Le laboureur à sa charrue.
Je dis à tous : Debout ! debout ! voici le jour !

Et le bon travailleur se lève,
Aussi gai que le gai soleil !
Dans son lit, le paresseux rêve :
Sommeil de jour, méchant sommeil !
Qui veut vivre cent ans, au cri du coq se lève !

Je suis le coq ! Coquerico !
Ma crête sur mon bec se dresse,
Rouge comme un coquelicot.
Je fais la guerre à la paresse,
Je chante avant le jour : Debout ! Coquerico !

J. AICARD.

QUELQUES ENSEIGNES

Enseigne de coiffeur :

Un fauteuil de client vu de dos, d'où émer-
geait la tête dudit client, bien peignée avec une
superbe raie qui lui descendait jusque dans le
cou. A côté, le coiffeur, un peigne à la main, et
montrant son ouvrage. Au dessous, ce vers (de
Boileau) :

La critique est aisée, mais la raie difficile.

Pour un hôtelier :

Au Lion d'or

Oh ! du sommeil, l'aimable et mol emblème !

Et que je l'aime

L'enseigne où l'on peut lire, écrit en lettres d'or :

AU LIT ON DORT

Pour un matelassier :

*Aous, dont le matelas, l'oreiller ou la couette,
Pour avoir trop servi, sont plats comme galette,
On vous les rend, bombés, dans de très courts*

[délaïs,

AU CARDEUR DE RABELAIS.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

3

Comme elle s'agenouillait sur le prie-Dieu son regard tomba sur une petite table voisine. Un papier était placé là, qu'elle ne se souvenait pas avoir mis.

Elle étendit la main et le prit ; ses yeux se posèrent sur ces lignes, écrites en grands caractères fermes :

“ Veillez sur l'enfant, ne le quittez jamais. Prenez garde au poison, pour lui et pour vous. Surtout ne parlez de vos craintes à personne ici.”

Blême d'horreur, tout son corps secoué de tressaillements, la jeune femme demeurait là, anéantie, les yeux fixés sur le papier.

Qui la prévenait ainsi ? C'était donc sérieux, ce vague pressentiment qui la serrait parfois au cœur ?

Mais qui en voulait à son Ghislain ?

Devant ses yeux surgit la haute silhouette de la baronne Van Hottem, son blanc visage impassible, ses yeux bleus doux et froids.

Non, non, c'est impossible ! Quelle soit jalouse à cause de son fils, qu'elle essaye de nous faire mal voir de son beau-père, oui, peut-être ; mais le crime, le crime... non, non !

V

AU PLUS PROFOND DU MYSTÈRE

Dès lors, tous les instants furent une torture pour la malheureuse femme. Elle ne quittait pas l'enfant, sauf lorsqu'il était appelé par le duc de Sailles. Alors, elle ne le laissait aller qu'en tremblant, n'osant le suivre toujours, d'autant plus que le vieillard lui témoignait maintenant une incontestable froideur. Cette pensée du poison la poursuivait, lui faisait redouter plus que toute chose le moment des repas. Ces malaises, jamais éprouvés, ne venaient-ils pas de là ? Et Ghislain languissait visiblement, il perdait son entrain et devenait très pâle.

Un jour, se trouvant plus souffrante, elle fit appeler le médecin. Celui-ci, un vieil homme guindé et sec, parla de nouveau d'anémie.

— Je ne sais pourquoi, mais je me figure que... que ce sont des symptômes d'empoisonnement, balbutia la jeune femme.

Le docteur la regarda avec stupeur, puis il dit d'un ton sévère :

— Soignez vos nerfs, Madame, soignez-les bien. Eux surtout sont malades, je le vois.

— Il a peut-être raison, pensa Mme de Vaulan après son départ. Ce billet est sans doute l'œuvre de quelque sinistre farceur. Et cependant, l'intervention mys'érietse qui a sauvé Ghislain lors de sa chute dans la carrière ?

Elle essaya de se raisonner, de repousser l'affreux soupçon. Mais sa santé s'affaiblissait de plus en plus, et Ghislain languissait toujours. Tous deux avaient de fréquents accès de somnolence, leur visage se creusait davantage chaque jour.

— Anémie, anémie, répétait le docteur.

— Quelle pauvre santé vous avez, Antoinette ! Et malheureusement, je crois que votre fils en a hérité, disait le duc de ce ton sec qu'il adoptait maintenant envers la jeune veuve.

Elle avait un peu espéré que le retour du printemps lui ferait du bien, ainsi qu'à Ghislain. L'enfant parut en effet éprouver un léger mieux, mais chez elle la faiblesse augmenta, au contraire. Plusieurs fois, elle eut de longs évanouissements dont ne savait comment la faire sortir sa femme de chambre. Bertine recourait alors à Akelma, et, en ouvrant les yeux, Mme de Vaulan voyait penché sur elle le brun visage de la Javanaise. Un frisson la parcourait en rencontrant ces yeux noirs étrangement brillants, en sentant le contact de cette main fine, toujours glacée.

Un jour, cette syncope la prit subitement, dans la nuit. Lorsqu'elle revint à elle, le jour pénétrait à travers les vitres. Brisée et presque sans pensée, elle demeura une demi-heure immobile, essayant de reprendre tout à fait ses sens. Le timbre de la pendule sonnait 8 heures la fit tout à coup tressaillir. 8 heures ! Comment Ghislain n'était-il pas encore levé ?

Elle se laissa glisser hors de son lit et passa dans la pièce voisine.

Mais oui, l'enfant était levé, car son petit lit était vide. Bertine l'avait sans doute habillé et emmené sans bruit pour le faire déjeuner, croyant sa maîtresse endormie.

Comme la jeune femme étendait la main vers la sonnette, son regard tomba sur la petite table posée au chevet du lit. Un papier s'y trouvait étalé. Avec une exclamation étouffée, elle le saisit et lut :

“ J'ai enlevé l'enfant et le garderai en lieu sûr, car à tout instant il se trouve en danger ici. Prenez garde à vous, on vous empoisonne. Fuyez cette demeure si vous voulez vous conserver pour l'enfant.

Lui ne craint plus rien entre mes mains, soyez en repos à son sujet. Vous le reverrez un jour."

Un gémissement s'échappa des lèvres de Mme de Vaulan et la jeune femme, trop faible pour supporter ce nouveau coup, s'affaissa sur le parquet.

Quand elle reprit ses sens, elle se vit entre la Javanaise et Bertine. Ses mains s'étendirent instinctivement pour repousser Akelma.

— Comment, vous ne voulez pas que je vous soigne, Madame? dit la nourrice de Pieter de sa voix douce, à l'accent bizarre.

— Non, non, laissez-moi, balbutia la jeune femme.

Et, saisie d'une pensée subite, elle demanda d'une voix étranglée :

— Le papier. J'avais un papier. Où est-il?

— Un papier? Non, nous n'avons rien vu, Madame! N'est-ce pas Bertine?

— Non, rien du tout, Madame la comtesse.

Les traits de Mme de Vaulan se crispèrent.

— Mais si, il y avait un papier. Vous l'avez pris. Vous l'avez volé. Rendez-le-moi!

Le regard de la Javanaise se fit très doux, presque compatissant.

— Pauvre dame, je crois qu'elle n'a plus tout à fait sa raison! murmura-t-elle. Bertine, allez donc lui faire une tisane calmante, je vais rester près d'elle pendant ce temps, car on ne peut vraiment la laisser seule.

— Non, Bertine.... Bertine! balbutia Mme de Vaulan.

Mais Bertine était déjà partie. Et un effroi sans nom envahit Mme de Vaulan lorsqu'elle se vit seule avec cette femme.

D'un mouvement prompt, Akelma sortit de sa poche un mouchoir fortement parfumé et l'approcha des narines de la malade. La malheureuse femme sentit un engourdissement envahir son cerveau; ses membres, peu à peu, se raidirent.

Quand Bertine revint, apportant la tisane, Akelma lui dit en désignant la jeune femme immobile, les yeux clos et la physionomie légèrement crispée :

— Elle s'est endormie tout d'un coup et je crois que ce cordial est inutile. Le sommeil lui fera plus de bien que tout, surtout excitée comme elle paraissait l'être au sortir de cette syncope.

Vers midi, le duc de Sailles apprit de la bouche de sa belle-fille, visiblement très inquiète et émotionnée, la nouvelle de la disparition de Ghislain, dont il était impossible de trouver trace, malgré toutes les recherches déjà faites.

— Mais c'est impossible! Et sa mère, que fait-elle?

— Elle s'est endormie après une syncope, et le docteur, que je viens de faire appeler, essaye de la réveiller, mais en vain. Le cœur ne bat plus, dit-il.

Le vieillard se précipita vers l'appartement des ducs. Il y trouva le médecin qui essayait encore, par acquit de conscience, de trouver un reste de vie chez la jeune femme.

— C'est fini, fini, Monsieur le duc, déclara-t-il. La mort doit remonter à deux ou trois heures.

— Mais enfin, à quoi l'attribuez-vous?

— Mme de Vaulan avait une maladie de cœur à son début. Cependant, je n'aurais jamais pensé à une fin aussi foudroyante, pour le moment du moins. Il faut pourtant nous rendre à l'évidence. Je puis faire l'autopsie, du reste.

— Ce serait préférable, appuya la baronne. Mais enfin, ceci n'explique pas cette disparition de l'enfant?

— Oui, l'enfant, l'enfant! s'écria le duc. Il faut pourtant qu'on le trouve, il ne peut en être autrement!

Les recherches recommencèrent, elles se poursuivirent longtemps sans donner le plus petit indice. La police, prévenue par Mme Van Hottem, ne fut pas plus heureuse. Et cependant, la baronne et Akelma déployaient à cet égard une fiévreuse activité, elles cherchaient sans cesse.

C'était pour le duc Renaud, un coup terrible, car il avait mis en cet enfant tout son espoir.

— Qui donc nous donnera la clé de ce mystère atroce?

Bien souvent, cette interrogation anxieuse devait jaillir de l'esprit du duc de Sailles, et, longtemps, il devait tendre l'oreille, écoutant si enfin ne retentirait pas sur les dalles du corridor le pas décidé de l'enfant charmant et affectueux qu'il se plaisait à appeler "mon beau petit duc".

DEUXIÈME PARTIE

STANISLAS DUGAND

I

LE NEVEU DU VOISIN

— Mademoiselle Vitaline, le facteur doit m'apporter un petit paquet. Vous voudrez bien le prendre si je ne suis pas de retour à son passage?

— Mais avec plaisir, Monsieur! Vous allez au-devant de votre petit-neveu?

— Oui, et je me hâte, car je me crois un peu en retard. Vous avez de bonnes nouvelles de M. Pierre?

— Excellentes! Ce malaise n'a heureusement pas eu de suites. Merci, Monsieur Dugand!

Et Vitaline des Landies répondit par une gentille inclinaison de tête au salut de M. Adrien Dugand, un grand vieillard pâle et grave, dont le maigre visage s'encadrait de superbes favoris. Après quoi, la fillette referma la porte de l'appartement et entra en coup de vent dans une petite salle à manger modestement meublée.—Une jeune fille brune, qui cousait près d'une fenêtre, tourna vers elle un fin visage délicieusement éclairé par d'admirables prunelles d'en bleu foncé.

— Qui a sonné, Vitaline?

— C'est M. Dugand, il venait demander que nous prenions en son absence un petit paquet que le facteur doit apporter. Il va chercher son petit-neveu, tu sais.

Vitaline parlait avec une certaine animation qui amena sur les lèvres de sa sœur un gai sourire.

— Ne croirait-on pas que c'est là tout un événement. Voilà huit jours que tu nous parles de l'arrivée de cet inconnu, Linette !

— Mais cela va rompre un peu la monotonie !... Pourvu qu'il soit aimable ! M. Dugand paraît l'aimer beaucoup, n'est-ce pas, Noella ?

— Oui, autant du moins qu'on peut deviner les véritables sentiments de cette nature fermée. Allons, remets-moi à ton piano, Vitaline, tu n'as pas eu ton compte d'étude, aujourd'hui.

La fillette eut une moue qui plissa son brun visage où les yeux noirs brillaient, vifs et gais.

— C'est tellement ennuyeux, ces nouveaux exercices ! Ne peux-tu me donner à étudier quelque chose de plus intéressant ?

— Non, ma chérie, ceci est absolument nécessaire. Sois raisonnable, tu sais qu'il faut préparer ton avenir.

Vitaline baissa le front et se dirigea vers le piano. Cette phrase : " Il faut préparer ton avenir ", avait toujours été l'argument sans réplique pour les enfants de Lucien des Landies. Tout jeunes, ils avaient eu l'intuition des lourds soucis matériels cachés sous une apparence aisée, des craintes sans cesse renouvelées, suscitées par les menées d'un gouvernement sectaire. Noella, l'aînée, dont le cœur renfermait toutes les délicatesses et toutes les énergies, avait largement contribué à faire pénétrer de bonne heure dans l'esprit de ses frères et de sa sœur cette persuasion de la nécessité d'un travail assidu, afin d'aider le plus tôt possible au soulagement matériel et moral des chers parents.

Lorsque le substitut, frappé par une révocation arbitraire, se trouva sans position, Noella, qui venait d'avoir seize ans, s'écria en lui sautant au cou :

— Père chéri, je vais étudier plus que jamais mon piano, et l'année prochaine je pourrai commencer à donner des leçons.

Pierre, l'aîné des garçons, se trouvait alors au Séminaire. Car Dieu avait accordé aux des Landies cette grâce inappréciable d'une vocation ecclésiastique, — grâce trop souvent redoutée et méconnue de parents même religieux, mais que ces vrais chrétiens avaient accueillie avec une pieuse allégresse.

— Je ne puis rien faire pour vous aider, cher papa, dit-il avec tristesse en revoyant son père après l'événement.

— Tu es notre égide, notre intercesseur près de celui à qui tu te donnes tout entier. Dieu ne nous abandonnera pas, va, mon cher enfant.

A Pau, M. des Landies avait trouvé une modeste position, et il venait de s'installer dans cette ville avec sa famille lorsqu'une crise de la maladie de cœur dont il souffrait l'enleva subitement.

Cette fois, c'était la gêne au logis. Mme des Landies, surmontant sa douleur, chercha et trouva quelques leçons de français ; Noella, malgré sa jeunesse, réussit à se procurer quelques élèves. Peu à peu, celles-ci augmentèrent. Mais Mme des Landies, dont la santé était précaire, avait dû, depuis un an, abandonner la plupart de ses leçons,

et s'occupait au logis à faire quelques broderies peu payées. Vitaline et le petit Raoul, qui venait d'atteindre dix ans, travaillaient avec courage, ayant sous les yeux l'exemple de Noella qui ne se plaignait jamais, malgré de fréquentes fatigues.

La jeune fille était pour sa mère un incomparable soutien. Sérieuse et enjouée, douce et ferme, elle était adorée de ses frères et de sa sœur, et justifiait admirablement le surnom d' " aimable sagesse " que lui avait décerné son frère aîné.

A Pau, Mme des Landies avait fait peu de relations. Elle habitait, dans la cour d'une maison de modeste apparence, la moitié d'un petit pavillon dont l'autre partie était occupée par un ancien commerçant, M. Dugand. Correct et froid, il se contentait d'un salut en rencontrant ses voisines. Mais une nuit, en proie à d'affreux malaises causés par une sorte d'empoisonnement, il se traîna jusqu'à l'appartement contigu en demandant du secours. Mme des Landies et Noella le soignèrent admirablement, et le vieillard, reconnaissant, dérogea pour elles à ses habitudes de solitude hautaine. Il venait maintenant assez souvent leur rendre visite, s'égayant un peu aux amusantes reparties de Vitaline et de Raoul, éprouvant un visible plaisir à causer de sujets sérieux avec Noella dont l'intelligence était remarquable. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu ; son caractère semblait honnête et droit, son jugement très sûr sauf en matière de religion. Sur ce point, le vieillard paraissait avoir de fortes idées préconçues, ainsi que ses voisines avaient pu s'en apercevoir parfois. Mais il possédait assez de tact pour éviter de les froisser à ce sujet, et il y avait lieu d'espérer que la fréquentation de cette famille si vraiment chrétienne transformerait peu à peu ses sentiments.

Aujourd'hui, il s'en allait au-devant de son petit-neveu, ingénieur en Amérique, qui venait passer quelque temps près de lui. L'arrivée de cet inconnu agitait fortement Vitaline et Raoul, dans la paisible existence desquels tout était événement. M. Dugand paraissait faire le plus grand cas de son jeune parent, il avait déclaré à Mme des Landies qu'il ne connaissait pas, dans les deux mondes, d'homme supérieur à Stanislas Dugand. Et dans la bouche de cet homme si froid, si pondéré dans ses appréciations, l'éloge prenait une valeur immense, il mettait par avance une auréole au front de ce jeune inconnu dont la pensée, aujourd'hui, trottait sans relâche dans la cervelle imaginative de Vitaline, au point de lui faire cribler de fautes ses exercices musicaux.

— Voilà une étude qui ne compte guère, ma petite, dit Noella en se levant pour ranger son ouvrage. Tu as la tête ailleurs aujourd'hui. Allons, va mettre ton chapeau, et cours chercher une côtelette pour maman, car notre dîner est un peu court, ce soir.

Vitaline ne se le fit pas dire deux fois. Elle était toujours enchantée de sortir, de prendre du mouvement. Et Noella commença à mettre le couvert, tout en sermonnant Raoul qui venait de rentrer, retenu jusque-là par un pensum.

— On sonne ! Je vais ouvrir. Noëlette, ne te dérange pas ! s'écria tout à coup le petit garçon, enchanté d'interrompre la mercuriale.

Il s'élança vers la porte. Noëlla entendit une exclamation :

— Ah ! M. Dugand !

Elle s'avança à son tour et vit le vieillard debout devant la porte.

— Mademoiselle Noëlla, je suis venu en avant afin que vous ne vous inquiétez pas en voyant arriver votre sœur portée par mon neveu. Elle est tombée dans la rue à côté et je crois qu'elle a une entorse.

Derrière le vieillard apparaissait une haute et élégante silhouette, une belle tête énergique et hautaine. Noëlla rencontra des yeux bruns superbes dont la douceur atténuait l'expression quelque peu altière de la physionomie. Cet inconnu portait Vitaline, un peu pâle, mais qui sourit aussitôt pour rassurer sa sœur.

— Ce n'est rien, Noëlla, une simple entorse.

Mme des Landies, attirée par ce bruit de voix, arrivait aussi. Le jeune homme déposa doucement Vitaline sur le canapé du salon, et Noëlla s'empressa de déchausser sa sœur.

C'était, en effet, une entorse, pour laquelle Stanislas Dugand proposa un remède employé jadis par lui avec succès.

Ce jeune homme, qui avait si grande mine et des manières remarquablement distinguées, se montrait extrêmement simple et affable, discrètement serviable, et Raoul, lorsqu'il se fut éloigné avec son oncle, résuma l'impression de tous en s'écriant avec enthousiasme :

— Ce qu'il est chic, le neveu du voisin ! Je croyais que M. Dugand exagérait en en faisant tant d'éloges, mais je vois qu'il avait raison !

— En effet, ce jeune homme paraît fort bien, dit Mme des Landies. Son regard m'en a rappelé un autre, je ne peux préciser lequel...

— Il y a une si belle barbe blonde ! continua Raoul, tout à fait emballé. Et il doit être gai, malgré son air sérieux.

— Un vrai grand seigneur ! déclara l'enthousiaste Vitaline que la connaissance du neveu de M. Dugand semblait un peu consoler de son entorse.

Noëlla eut un joli rire clair, un peu moqueur.

— Voyez-vous, cette Linette, comme elle s'y connaît.

Un grand seigneur n'a pas toujours d'allures spéciales, ma petite, il peut même être — ce qui arrive fréquemment — fort vulgaire, beaucoup plus que bien des êtres de plus simple extraction.

— A preuve, justement, M. Stanislas Dugand, ajouta Mme des Landies. Mais enfin, l'apparence est peu de chose, il faudra savoir si ce jeune homme est sérieux — comme le prétend son oncle, — et je le souhaite vivement à cause des rapports obligés que nous aurons ensemble.

Ces rapports devaient devenir très fréquents, surtout après l'arrivée de Pierre qui venait passer

ses vacances en famille. La nature ouverte, délicate et enjouée du jeune séminariste semblait avoir aussitôt séduit Stanislas. De son côté Pierre avait vite apprécié le caractère très élevé, le cœur très noble et la haute intelligence de l'ingénieur. Ils se comprenaient tous deux admirablement, et l'intimité grandissait très vite entre eux, basée sur une mutuelle et profonde estime.

Cependant, un point les séparait : Stanislas n'avait reçu aucune éducation religieuse, et jamais il n'abordait ce sujet avec le futur prêtre.

Ensemble, les deux jeunes gens faisaient de longues promenades ou des excursions aux environs de Pau. Très souvent aussi les habitants du pavillon se retrouvaient dans le jardin commun aux deux appartements.

Stanislas, très gai, organisait des jeux pour Vitaline et Raoul, qui ne voyaient plus que par ses yeux, il causait avec Mme des Landies et Noëlla et faisait de la musique avec la jeune fille.

Celle-ci, comme son frère, appréciait de plus en plus ce très beau caractère avec lequel le sien se rencontrait toujours dans les mêmes opinions, les mêmes goûts et semblables aversions pour le mal.

Il n'avait vraiment que cette question de religion.

Et Noëlla apprit un jour pourquoi le jeune ingénieur était ainsi dépourvu de toute croyance.

C'était un soir d'août, extrêmement chaud. Stanislas, excellent violoniste, l'accompagnait sur la demande de son oncle, mélomane passionné. Ils se trouvaient tous deux dans le salon de Mme des Landies, qui ouvrait de plain-pied sur le jardin. Au dehors, près de la porte, étaient assis M. Dugand, Mme des Landies, Vitaline et ses frères.

Stanislas venait de jouer avec un charme pénétrant un morceau intitulé *Prière*, et Noëlla, ravie, se détourna sur le tabouret en disant avec émotion :

— Vous vous êtes surpassé, Monsieur ! Vraiment, il me semblait entendre l'âme croyante laissant monter vers Dieu sa prière, tantôt tendre et douce, tantôt suppliante, presque passionnée.

— L'âme croyante ?... La mienne n'est cependant pas ainsi, elle n'a jamais connu ce que vous appelez la prière.

— Combien je vous plains ! murmura Noëlla.

Il enveloppa d'un regard ému le charmant visage soudain attristé.

— Oui, plaignez-moi, car il doit être doux de penser qu'il existe au-dessus de nous un être tout-puissant, tout bon, vers qui nous pouvons crier aux heures de détresse morale. Certes je crois avoir une âme énergique, peu accessible au découragement, mais il est des moments où la pauvre humanité se sent si faible, si petite ! Mon oncle, n'ayant par lui-même aucune croyance, m'a élevé sans religion, en se disant qu'arrivé à l'âge d'homme, j'étudierais, je choisirais. Mais, tout occupé de mon travail, je n'y ai pas songé encore.

(à suivre)